

LA PRESSE NOUVELLE *Magazine Progressiste Juif*

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 327 - Juin-Juillet-Août 2015 - 33^e année

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

HOMMAGES - FÉLICITATIONS

JEAN LESCOIT (p.2), FRANÇOIS MASPERO (p.12) - Max WEINSTEIN (p.8)

MONDE

ISRAËL : LE prix d'UNE VICTOIRE	D. Vidal	p.3
LE RAPPORT DE « BREAKING THE SILENCE »	NM	p.3
MUMIA ENCHAÎNÉ SUR SON lit d'HÔPITAL		p.4
COMMUNIQUÉ « TROP C'EST TROP »	LDH	p.3

FRANCE / ÉCONOMIE

LE TTIP - Qui GAGNE QUOI ? (fin)	J. Lewkowicz	p.5
LA politique du PIR	N. Mokobodzki	p.4

HISTOIRE / MÉMOIRE

L'AGENDA de LA MÉMOIRE p.2

VICTOIRE CONTRE LE NAZISME

HAMBOURG - LA PAIX : QUOI D'AUTRE ?		p.6
« fin de la SECONDE GUERRE MONDIALE »	M. Cling	p.6
MARCELINE LORIDAN-IVENS... LETTRE AU PÈRE	F. MATHIEU	p.6

JOURNÉE NATIONALE de LA Résistance

FÊTE de LA Résistance à PARIS		p.7
GENEVÈVE de GAULLE ANTHONIOZ	H. Amblard	p.8
GERMAINE Tillion	H. Amblard	p.9
DE L'OSTRACISME ou RÉVISIONNISME	H. LEVART	p.7

BILLET d'HUMEUR / CLIN d'ŒIL

LE paladin de LA LIBERTÉ	J. FRANCK	p.5
LE « MAUX le plus long »	N. Malviale	p.5

CULTURE / LITTÉRATURE

« MOÏSE fragile » de J.-C. Attias	S. GROSSVAK	p.4
« Olqa » de F. MORAIS	NM	p.4
LE CURIEUX M. Schulz	G-G. LEMAIRE	p.12

CINÉMA

LA CHRONIQUE de...	L. LAUFER	p.9
« LE fils de SAÛL », « à VOIR »		p.9

THÉÂTRE

EN COMPAGNIE de SARAH MESQUICH...	B. COURRAUD	p.10
« DES ROSES et du JASMIN »		p.10
LA CHRONIQUE de ...	S. EDEWELT	p.11

DEUX DÉPORTÉES RÉSISTANTES ENTRENT AU PANTHÉON AVEC ELLES, LA FRATERNITÉ HUMAINE, L'AUDACE, LA DIGNITÉ **voir pages 6 à 9**

« ... Les valeurs qu'affirme le programme du Conseil National de la Résistance, la liberté, la justice



sociale, la solidarité, la tolérance sont les seules susceptibles de constituer le socle d'une République citoyenne et sociale. »

Robert Chambeiron
Conseil National de la Résistance

LES MIGRANTS EN FRANCE

Évacuation de deux camps de migrants à Calais et, au petit matin, d'un campement de 350 migrants installés sous le métro La Chapelle.

Quelle conception de la solidarité ?

BERNARD FREDERICK

REFONDER L'ONU

Editorial

Alors que le monde connaît un regain de violence sur tous les continents ; alors que de nouvelles guerres ensanglantent l'Afrique, l'Asie et l'Europe elle-même ; alors que des milliards de femmes, d'hommes et d'enfants souffrent de la pauvreté, du manque d'eau, de nourriture et de soins de santé ; alors que des épidémies dignes du Moyen Âge endeuillent notre XXI^e siècle ; la célébration ce mois de juin du 70^e anniversaire de la création de l'*Organisation des Nations Unies* (ONU) prend une signification essentielle.

L'article premier de la Charte, signée en 1945 par cinquante États, définissait en ces termes les buts des Nations Unies : « *Maintenir la paix et la sécurité internationale. Développer entre les Nations des relations amicales fondées sur le respect du principe de l'égalité des droits des peuples et de leur droit à disposer d'eux-mêmes. Réaliser la coopération internationale en résolvant les problèmes internationaux d'ordre économique, social, intellectuel ou humanitaire, en développant et en encourageant le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion...* ».

Dans ces domaines, l'ONU et la communauté mondiale disposent de nombreux acquis : à commencer par la **Charte de 1945**, élaborée dans le contexte de la victoire des peuples sur la barbarie,

et qui voulait empêcher que des conflits, tels ceux que l'on avait connus en 1914-1918 et en 1939-1945, se reproduisent. Le rôle de l'ONU dans le combat des peuples colonisés pour leur émancipation, son action auprès des réfugiés, la production d'un droit international, la négociation de traités multilatéraux sur le désarmement, la réunion de grandes conférences faisant date dans tous les domaines, les opérations de maintien ou de consolidation de la paix déterminent l'utilité de cette union de nations souveraines.

Pourtant, l'ONU est aujourd'hui menacée de l'intérieur et de l'extérieur. L'organisation n'a pratiquement pas évolué depuis sa fondation. Or le monde, lui, ne ressemble pas à celui de l'immédiat après-guerre. Libérés de l'emprise coloniale, de nombreux pays ont pu atteindre des niveaux de développement importants et de 50 États membres en 1945, on est passé aujourd'hui à 193. La composition du *Conseil de sécurité* (avec d'une part, des membres élus et d'autre part, des membres permanents qui disposent d'un droit de *veto*) n'a pas varié. Toutes les tentatives de réforme ont échoué du fait, notamment, des États-Unis qui voudraient imposer un droit de vote en relation avec la contribution financière de chaque pays, la leur étant la plus importante. Au lieu d'un État-une voix, on aurait ainsi un dollar-une voix !

Dès sa fondation, l'ONU, dont le principe fondateur repose sur le multilatéralisme, a été bafouée. De la guerre de Corée en 1950 à celles d'aujourd'hui, en Irak et en Syrie, en Ukraine, les Américains ont toujours placé leurs intérêts au-dessus des règles et principes de l'ONU. « *Lorsque les intérêts de notre sécurité nationale seront en jeu, nous agirons avec les autres si possible, mais seuls s'il le faut ; nous utiliserons la diplomatie quand nous pourrons, mais la force s'il le faut* », déclarait en 1994 l'ambassadeur américain auprès des Nations Unies. Les actes ont suivi ! Irak, Afghanistan, Yougoslavie ...

Le moindre des paradoxes de l'ONU n'est-il pas qu'elle ait été à l'initiative de la création de l'État d'Israël en 1948 et que celui-ci n'ait, depuis, jamais respecté aucune résolution internationale concernant l'évacuation des territoires occupés et la création, au côté de l'État hébreu, d'un État palestinien ?

Il est urgent de refonder aujourd'hui l'ONU sur la base de ses principes fondateurs, en prenant en compte l'évolution du monde et les nouveaux dangers qui le guettent en matière de développement, de santé, d'environnement et de sécurité. ■

28 mai 2015

FESTIVITÉS



La 11^e édition du Festival des Cultures Juives se tiendra du 7 au 23 juin 2015. Signalons particulièrement, **dimanche 21 juin, la journée festive où la Liberté sera mise à l'honneur.** Durant cette journée associative organisée par *Yiddish Sans Frontière*, vous pourrez comme l'an passé retrouver au Carreau du Temple* les équipes qui font vivre l'UJRE et sa *Presse Nouvelle Magazine*, celles qui militent pour la *Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I.* ainsi que les **Amis de la Commission Centrale de l'Enfance.** Fête de la Musique oblige, la journée se terminera sous les rythmes de la célèbre Fanfare klezmer d'Ile-de-France. **PNM** * 4, rue Eugène Spuller, Paris 3^e (Entrée libre)

AGENDA DE LA MÉMOIRE

- 6 juin** Débarquement allié en Normandie (opération Neptune)
- 7 juin** Cérémonie, organisée par l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs, leurs Enfants et Amis, au cimetière parisien de Bagneux : Hommage aux combattants juifs étrangers engagés volontaires (1939-1945) morts pour la France.
- 8 juin 1945** Mort de Robert Desnos à Theresienstadt
- 20 juin 1944** Jean Zay était assassiné par la milice, à Molles, il y a 71 ans (lire "Jean Zay au Panthéon" de N. Mokobodzki in *PNM* n° 325 d'avril 2015, page 8)
- 24 juin 1945** Adoption de la Charte des Nations Unies à San Francisco (entrée en vigueur le 25 octobre)
- 14 juillet 1789** Prise de la Bastille
- 16-17 juillet 1942** Rafle du Vel' d'Hiv'
- 6,9 août 1945** Bombardements d'Hiroshima et Nagasaki
- 25 août 1944** Libération de Paris

FÉLICITATIONS À NOS AMIS...

- Pierre Tartakowsky élu président d'honneur de la Ligue des Droits de l'Homme
- Max Weinstein médaillé de la Légion d'honneur au titre de la Résistance (voir p. 8)

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naië Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, *PNH* depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM* éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Coordination

N. Mokobodzki, T. Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet, Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "pas comme les autres" magazine progressiste juif. Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :
Nom et Prénom
Adresse
Téléphone
Courriel

CARNET - DÉCÈS

DISPARITION DE L'AVOCAT FRANCIS JACOB

Francis Jacob, notre ami, si attaché à notre *PNM*, nous a quittés le 17 mai. Il fut l'un des dirigeants de la *Ligue des Droits de l'Homme* (pour laquelle il se porta partie civile aux procès de Touvier, Papon et Barbie), le premier président du *Syndicat des avocats de France*, et notre conseil pour des problèmes délicats à résoudre. Il présida aussi le *Comité pour la démocratie au Paraguay* et l'*Association des amis de la République arabe sahraouie démocratique*. Il est de ceux qui manquent. L'UJRE et la *PNM* adressent leurs plus sincères condoléances à sa famille et à ses proches. ■

La *PNM* apprend le décès, survenu le 31 mai, d'ANNETTE ENDEWELT née KALINSKY.

Elle a été, à l'âge de 16 ans, agent de liaison dans les FTP-MOI (Paris). Sa mère Marie Kalinsky était également dans la MOI. Une partie de sa famille dont son père et son grand-père maternel, ont été internés à Drancy puis déportés à Auschwitz. Ils ne sont pas revenus. Dans cette famille très unie, ce fut, comme pour beaucoup d'autres familles, un cataclysme qui l'a toujours poursuivie.

A sa fille, Simone, notre collaboratrice, à ses enfants et petits-enfants, à tous ses proches, nos condoléances les plus affectueuses. *PNM* ■

Notre ami Michel Sablic nous a quittés il y a un an. Il reste dans nos pensées. Affection à toute sa famille. *Les copains.* ■

JEAN LESCOT

UNE BELLE PERSONNE



Une longue histoire... Le 1^{er} juillet 1946, l'UJRE emménage au 14 rue de Paradis... Quand en décembre 2010 la ville de Paris achève la réhabilitation de l'immeuble, l'UJRE s'installe dans des locaux rénovés. En avril suivant, elle marque l'événement en célébrant les combattants héroïques du soulèvement du ghetto de Varsovie. Jean Lescot ouvre alors l'après-midi par la lecture chaleureuse du beau poème d'Aragon, *La Rose et le Réséda*. Émotion, ce même jour, Jean rend aussi hommage à Daniel Darès qui venait de nous quitter. Daniel qui militait pour l'édification de l'Espace Mémoire du « 14 », « en souvenir du premier jour où nous avons ouvert la porte du « 14 » pour qu'elle ne se referme jamais »...

Ce 29 avril 2015, c'est hélas Jean qui nous quitte. Jean Lescot, le comédien, le père aussi de David et Micha... Les Amis de la

CCE ont bien rendu compte de ses activités dans leur dernière lettre*. Comme tant d'autres, Jean, tout comme Daniel, étaient aussi les enfants de l'UJRE, de la CCE de l'immédiat après-guerre.

Jean Wajsbrot va au « patro » du 11e (les Jeunes bâtisseurs et leur foulard vert) : on y dessine, on danse, on chante, on monte des chœurs parlés, des spectacles, on apprend le yiddish avec Mme Slovès, on sort au Bois de Vincennes où l'on joue au ballon et où l'on retrouve alors des copains des autres patros, des amitiés indélébiles se nouent... À la rentrée scolaire 1952, c'est décidé : les grands, âgés de plus de 13 ans n'iront plus au patro mais seront regroupés dans l'*Amicale des Jeunes bâtisseurs*. Ainsi, tous les mercredis soirs, veille du jour de congé, fini l'encadrement strict. Un « moniteur », David, emmène les jeunes au théâtre (toutes les pièces du TNP, et d'autres encore), à l'Opéra (Carmen à l'Opéra-Comique entre autres), au cinéma (tous les classiques), organise des débats, ébauche une chorale... Dans ce creuset se vit une superbe adolescence, de larges groupes d'affinités se créent. Au printemps, ces ados s'organisent pour aller camper, pour aller à d'autres

spectacles encore (Brassens à Pacra entres autres) : La maman de « Jeannot » a une maison à Bry-sur-Marne : les ados y passent quelques journées merveilleuses.

Fin 1954, quelques-uns partent encore en « colo », les autres partent camper. Ces connivences se prolongent. Les copains de « la bande », comme ils disaient, entrent dans la vie, s'éparpillent, sans jamais être très loin les uns des autres. L'ancrage est fort et se maintient.

Jeannot commence à travailler comme aide-comptable, ce qui lui permet de se payer des cours de théâtre, sa passion. Tenace, il devient un comédien reconnu sous le nom de Jean Lescot.

David et Micha Lescot, dignes fils de Jeannot, sont passionnés de théâtre et y réussissent particulièrement bien. Jean les a envoyés en colo de la CCE. David a rendu hommage à cette dernière dans sa pièce (qui a eu un grand succès) : *La Commission centrale de l'enfance*. Un héritage, une culture se transmettent.

Jeannot est parti, mais il reste dans nos cœurs : c'était « une belle personne », « a mentsch ». ■

VIE DES ASSOCIATIONS



Les adhérents se sont réunis au « 14 », deux ans après la précédente assemblée générale et dix après la création de l'association. Après présentation du rapport d'activité par la présidente, et du bilan financier par le Trésorier, les membres du Bureau ont chacun précisé l'état des divers projets : Musée virtuel, archives, film, lettre trimestrielle, relations avec le Musée de la Résistance nationale de Champigny, projet scientifique : tout fut abordé qui montra que les projets de l'association sont en bonne voie... et se poursuivent activement. Le Conseil d'administration (6 nouveaux) ainsi que le Bureau (1 nouveau) de l'association se sont bien élargis. ■



INDIGNATION

SUITE AU FICHAGE DES ENFANTS MUSULMANS À BÉZIERS

Le RAJEL, Réseau des Associations Juives Européennes Laïques, apprend, avec effarement, que le maire d'une grande ville française affirme avoir constitué des listes d'enfants fréquentant l'école publique en vue de les distinguer selon l'origine religieuse.

La France a déjà connu des pratiques comparables. C'était l'époque où les plus hautes autorités de l'État s'étaient vautrées dans la trahison nationale au profit de l'occupant allemand.

Nous et nos familles en avons suffisamment subi les conséquences pour que nous puissions rester indifférents devant ce qui constitue, en soi, une ignominie et dont les conséquences pourraient être tragiques s'il n'y était

immédiatement mis fin par tous moyens, qu'ils soient judiciaires ou de mobilisation citoyenne. Il est du devoir de tout citoyen responsable de veiller au respect de la loi. Or ces pratiques sont contraires à la loi du 6 janvier 1978, relative à l'informatique, aux fichiers et aux libertés, qui interdit la collecte ou le traitement de données à caractère personnel, faisant apparaître, directement ou indirectement, entre autres, les origines raciales ou ethniques.

C'est pourquoi nous appelons tous les citoyens épris de démocratie, soucieux de faire vivre l'égalité dans la société française, à exprimer publiquement leur indignation et protestation sous toutes les formes à leur disposition. ■

ISRAËL : LE PRIX D'UNE VICTOIRE

par DOMINIQUE VIDAL*

Sur quelle page Facebook était-il écrit qu'il faut « éliminer les mères de terroristes », les enfants étant qualifiés, eux, de « petits serpents » ? Sur celle d'Ayelet Shaked, devenue ministre israélienne de la Justice. Qui s'est vanté d'avoir « tué beaucoup d'Arabes » et de n'avoir « aucun problème avec ça » ? Natali Bennet, leader du parti Foyer juif et ministre de l'Économie. Qui estime que « cette terre est la nôtre, toute cette terre. Nous n'avons pas à nous excuser d'être venus ici » ? Tzipi Hotovely, vice-ministre des Affaires étrangères. Qui a prétendu interdire aux Palestiniens venant travailler en Israël de prendre les mêmes bus que les colons juifs ? Moshe Yaalon, reconduit au poste de ministre de La Défense.

Ces citations en témoignent : le gouvernement que vient de former Benyamin Netanyahu est le plus à droite de l'histoire d'Israël. Le Premier ministre, qui attendait des élections anticipées du 17 mars « une majorité plus stable », se retrouve avec une coalition ne disposant que d'une voix de majorité à la Knesset ! Amère victoire pour celui qui, à défaut de faire progresser sensiblement la droite, avait réussi à siphonner l'électorat de ses alliés et concurrents : il est désormais à la merci du Foyer juif, du Shas, du Judaïsme unifié de la Torah et de Koulanou...

Mais cette vulnérabilité au chantage des ultra-orthodoxes et des ultranationalistes n'est pas le seul prix payé par Netanyahu. Son nouveau gouvernement risque aussi d'accentuer l'isolement de l'État d'Israël dans l'arène internationale. Ni les États-Unis ni l'Union européenne n'ont caché leur irritation devant la campagne menée par « Bibi » et face au choix de ses ministres.

D'où le curieux slalom du Premier ministre sur la question de l'État palestinien. À l'avant-veille du dernier scrutin, il promettait aux électeurs : « Si je suis réélu, il n'y aura pas d'État palestinien. » Ce faisant, il reniait l'engagement pris en 2009, du bout des lèvres, d'accepter la perspective des deux États. Mais cette volte-face ridiculisait les metteurs en scène du « processus de paix ». Dès le 19 mars, Netanyahu entamait donc un rétropédalage clairement destiné à Washington : « Je ne suis revenu sur aucune chose que j'ai dite dans mon discours il y a six ans, lorsque j'avais appelé à une solution avec un État palestinien démilitarisé, qui reconnaît l'État hébreu. J'ai simplement dit que, aujourd'hui, les conditions pour cela ne sont pas réunies. » Et, accueillant le 20 mai Federica Mogherini, la Haute représentante de l'Union européenne, « Bibi » précisait : « Nous voulons une paix qui mette une fois pour toutes fin au conflit (...).

Je ne suis pas favorable à une solution à un État ; je ne pense pas que ce soit une solution, je soutiens la vision de deux États pour deux peuples. » Enfin, le 25 mai, il se déclarait prêt à négocier sur « les frontières des blocs de colo-

nies » destinés à rester sous souveraineté israélienne...

Cet exercice suffira-t-il à apaiser Barack Obama et ses homologues européens ? Il est trop tôt pour le dire. Certes, le premier semble prêt à certains accommodements avec Israël, afin de lui faire avaler la couleuvre de l'accord qui se dessine avec l'Iran. C'est ainsi que Washington vient de bloquer la convocation pour 2016 d'une conférence internationale sur la dénucléarisation du Proche-Orient. Quant aux seconds, leur audace n'a jamais été plus loin que les « Lignes directrices » mises en œuvre par l'Union européenne depuis janvier 2014 pour interdire l'importation de produits des colonies juives de Cisjordanie sous étiquette israélienne.

Reste que l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) dispose désormais d'arguments convaincants pour affirmer qu'il n'y a rien à attendre du nouveau gouvernement israélien. Plus que jamais, elle peut notamment appeler à l'adoption par le Conseil de sécurité d'une résolution permettant d'encadrer de futures négociations : en fixant les frontières de l'État palestinien (celles du 4 juin 1967), sa capitale (Jérusalem-Est) ainsi qu'un délai maximum pour son établissement (deux ans). Si la première tentative a échoué en décembre 2014, la seconde, cette année, a de meilleures chances de succès : trois, voire quatre pays réputés « pro-palestiniens » sont entrés au Conseil de sécurité. Et la France travaille, cette fois, à la rédaction du texte, avec la volonté de convaincre les États-Unis de ne pas y opposer leur veto...

En clair, l'objectif de l'OLP et de ses alliés consiste à inverser la logique des négociations. Avec Oslo, celle-ci se focalisait sur les accords intérimaires, mais renvoyait aux calendes les dossiers fondamentaux. Avec la résolution du Conseil de sécurité, il s'agirait de donner la priorité à ces derniers, dont deux au moins seraient tranchés d'avance. Ambitieuse, cette démarche s'appuie sur les acquis des derniers mois : l'accroissement du nombre de reconnaissances bilatérales de l'État de Palestine (136, avec la Suède et le Vatican), la douzaine de reconnaissances parlementaires, mais aussi l'adhésion à la Cour pénale internationale (CPI) et l'enquête qui s'annonce sur les crimes de guerre perpétrés à Gaza durant l'été 2014.

Ces acquis ne tombent évidemment pas du ciel. Si les Parlements, les gouvernements et les représentants aux Nations Unies avancent, c'est qu'ils mesurent la colère de l'opinion internationale face au blocage arrogant de Benyamin Netanyahu. Jamais sans doute la condamnation des dirigeants israéliens n'a été aussi sévère.

Et l'essor de la campagne Boycott-désinvestissement-sanctions n'y est pas pour rien... ■

* Journaliste et historien. Vient de diriger *Palestine : le jeu des puissants*, Éd. Sindbad Actes Sud, 2014

A PROPOS DU DERNIER RAPPORT DE L'ONG ISRAËLIENNE "BREAKING THE SILENCE"

Breaking the silence (BTS) vient de publier, dans un rapport de 214 pages, 60 témoignages sur l'opération *Bordure protectrice* de l'été dernier et conclut à une dégradation préoccupante du comportement de l'armée qui se veut un modèle d'éthique.

Fondée en 2004 et basée à Jérusalem-Ouest, *Breaking the silence* est une ONG israélienne qui s'est donné pour objectif de recueillir et publier les témoignages de militaires ou de réservistes sur les faits et méfaits dont ils ont été témoins lors de leurs opérations dans les Territoires occupés « pour briser le silence et en finir avec les tabous sur le comportement de soldats israéliens dans les Territoires », le but étant d'éclairer l'opinion israélienne : « *Soldiers speak out* ». Elle bénéficie de fonds privés mais aussi de fonds publics alloués entre autres, par Israël, mais aussi par l'Espagne, les Pays-Bas et le Royaume-Uni, ce qui ne va pas sans susciter les critiques des autorités israéliennes, au demeurant peu autorisées à enquêter sur les exactions signalées.

L'initiative est née des constats faits pendant la Deuxième Intifada (2000-2005). Forte de plusieurs centaines de témoigna-

ges verbaux mais aussi d'images, BTS a organisé des tournées d'information en Israël, en Europe et aux États-Unis. En 2009, elle a publié un recueil de 54 témoignages d'anciens combattants témoignant, entre autres, que des obus au phosphore avaient été utilisés qui avaient atteint la population civile. En 2010, elle a publié des témoignages de combattantes sur l'humiliation systématique des Palestiniens, les actes de violence à l'encontre de la population civile, y compris des enfants, de pillages et autres exactions. A ceux qui invoquent l'anonymat des témoins pour contester la valeur des témoignages, BTS objecte que plus de 70 déclarants se sont identifiés.

La seule lecture des témoignages soulève le cœur. Le travail est nécessaire. Il démontre, s'il en était besoin, que la guerre est inhumaine. Alors : la paix ? ■ NM

Deux pacifistes israéliens, Eitan Bronstein et Eléonore Merza, reçoivent des menaces de mort.

C'était le mardi 6 janvier. L'UJRE avait fait salle comble en recevant Eitan Bronstein, fondateur de l'association israélienne *Zochrot* et l'anthropologue Eléonore Merza avec laquelle il prépare un livre sur le thème de la *Naqba*. Nous les assurons de notre amitié, de notre entière solidarité. ■

Communiqué

"TROP C'EST TROP"

COMBATTRE L'ANTISÉMITISME ET SANCTIONNER LA POLITIQUE ISRAËLIENNE



Ayant accueilli des Juifs victimes de l'antisémitisme et des survivants du génocide perpétré par les nazis, l'État d'Israël a le droit de vivre en paix et de voir ses frontières reconnues. A cet égard, nous restons fidèles à la double exigence affirmée par Pierre Vidal-Naquet au lendemain de la guerre de 1967 : défendre l'existence de cet État mais exiger aussi de lui l'évacuation des territoires conquis alors afin que puisse s'y établir un État palestinien.

Hélas, les élections législatives de mars 2015 et la formation du gouvernement qui en résulte nous éloignent encore davantage de cette issue. En effet, elles ont donné la victoire à Benjamin Netanyahu, lequel a déclaré ouvertement son refus d'un tel État. Forts de leur supériorité militaire, les gouvernants actuels de l'État d'Israël risquent donc de rendre impossible toute création d'un État pour le peuple palestinien. Comme on peut le constater, la poursuite de la colonisation de l'ensemble de Jérusalem et de la Cisjordanie ainsi que le blocus aérien, maritime et terrestre de Gaza, condamnent sa population civile, au mieux à survivre, au pire à mourir parmi les ruines.

Il faut donc des sanctions et des pressions internationales à l'encontre de cette politique. Nous sommes préoccupés, en France, par la montée de l'antisémitisme et des autres formes de racisme et nous les combattons. Mais nous nous élevons aussi, avec force, contre tous ceux qui se servent de l'argument de l'antisémitisme pour refuser de critiquer la politique désastreuse menée par Benjamin Netanyahu.

Les Israéliens désireux de mettre en œuvre une autre politique ont besoin de soutien et pensent que seules des sanctions prises à l'encontre de ce gouvernement peuvent être efficaces afin que soient reconnues les légitimes aspirations des Palestiniens à vivre en paix au sein de frontières sûres.

Seule une forte campagne d'opinion en France et en Europe peut permettre de contrer cette politique. Et c'est pourquoi, nous demandons que la France et tous les États européens reconnaissent l'État de la Palestine, comme vient de le faire la Suède, qu'ils votent pour son entrée comme membre à part entière des Nations Unies et enfin qu'ils s'engagent à faire cesser toute vente d'armes, coopération militaire ou transfert de technologie susceptible d'un usage militaire vers Israël et à suspendre l'accord de coopération de l'Union européenne avec Israël. Nous demandons aussi que cesse toute poursuite contre les militants qui appelleraient au boycott des produits israéliens, même si certains d'entre nous ne sont pas favorables à un tel boycott. « **Trop, c'est trop !** », c'était le cri que plusieurs d'entre nous avions lancé en décembre 2001, avec Madeleine Rebérioux, Pierre Vidal-Naquet et Stéphane Hessel, lorsque des coups dramatiques étaient portés contre Yasser Arafat et l'Autorité palestinienne à Ramallah. Dans la continuité de leur action, nous appelons à une campagne au double mot d'ordre : « *Combattons l'antisémitisme ! Soutenons ceux qui s'opposent en Israël à la politique de ce gouvernement, sur lequel des pressions sont indispensables pour qu'on sorte de cette impasse !* » ■ Paris, 13 mai 2015

LA POLITIQUE DU PIR ET LE « PHILOSÉMITISME D'ÉTAT »

La Journée mondiale de lutte contre le racisme fut le 21 mars, à Paris, l'occasion de dénoncer l'islamophobie et c'était nécessaire. L'une des organisations qui participait à la manifestation, le PIR, a cru devoir parler de "philosémitisme d'État", adoptant une attitude dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas exempte de racisme ! Ce slogan fait écho à un autre, de sinistre mémoire : « Les juifs sont partout ». Aggravé du fait que l'État les aimerait.

Considéré comme un groupuscule négligeable, le *Parti des Indigènes de la République* se présente comme une « organisation autonome » (entendez hostile aux autres partis et associations) qui entend parler au nom « des Noirs, des Arabes et des musulmans cantonnés

dans un statut analogue à celui des indigènes dans les anciennes colonies », victimes d'une marginalisation politique, économique (discrimination par rapport à l'embauche, à l'emploi, au logement, à l'éducation), policière. Nul ne peut nier l'exclusion ainsi dénoncée.

Le PIR dit « lutter contre toutes les formes de domination impériale, coloniale et sioniste qui fondent la suprématie blanche à l'échelle internationale ». Notons au passage qu'il existe des musulmans blancs, soit dit sans vexer personne. Voilà bien du racisme, à l'envers, certes, mais du racisme. Résumons : le Noir a été opprimé par le Blanc. Il a droit à sa revanche et veut légitimement opprimer le Blanc... La communautarisation, l'ethnicisation aboutissent inévitablement à la haine et

à la guerre, ce n'est plus à démontrer. Cela s'appelle depuis toujours *diviser pour régner*. Cela a fait ses preuves au Rwanda...

N'oublions pas le mot « Parti ». Le PIR a également des visées électorales. « *Le Parti des indigènes de la république sera présent sur tous les terrains de l'action, y compris électoral.* »

Le PIR n'est pas le premier à avoir dénoncé la « mainmise » des juifs sur la politique de la France, voire du monde. D'autres, de sinistre mémoire, l'ont fait avant lui. *L'Action française* avant Pétain. Mais ce n'est pas à la seule lumière du passé qu'il faut l'analyser. Quant aux injustices actuelles, il est permis de se demander au nom de quelle logique il serait réservé aux seules victimes de l'injustice, de l'exclusion des

autres, de la combattre ? Dreyfus a gagné grâce à la mobilisation de non juifs. Ce sont des Blancs (pour emprunter la terminologie du PIR) qui ont voté l'abolition de l'esclavage. Très exactement, des républicains, puisque le PIR invoque la République.

C'est tous ensemble que nous devons lutter contre l'injustice et ses causes, sans exclusion, y compris d'ailleurs pour que les immigrés acquièrent le droit de vote.

Quant au reste, le PIR n'est pas plus fondé à parler au nom des Noirs, des Arabes et des musulmans (au nom de la discrimination dont ils sont victimes) que le *Crif* n'est fondé à parler au nom des juifs de France (au nom de l'antisémitisme) ou le *Front National* au nom des « Français depuis mille ans ». ■

Nicole Mokobodzki

Jean-Christophe Attias obtient le Goncourt de la biographie !

« MOÏSE FRAGILE » de JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS

À LIRE

lu par SERGE GROSSVAK

Alerte générale ! Sonnez *Chofars* ! Qu'on se le dise : Moïse était bête. Pire, il était à dimension humaine ! Et ce Moïse là, tout sorti du Pentateuque qu'il soit, vaut le détour. Le livre se dévore.



En cette période trouble, suant déjà la guerre, cette réapparition de ce maître fondateur de l'identité juive constitue un ballon d'oxygène (événement mythique, bien sûr, si vous êtes athée). C'est du Sinaï des textes anciens qu'il nous revient, plus moderne que jamais, dans le livre de Jean-Christophe Attias

« *Moïse fragile* »*. Quel Moïse que ce Moïse, droit sorti des méandres infinis de l'hébreu des temps bibliques ! Une leçon sidérante des interprétations possibles, infinies, sans l'ombre d'une tricherie : les références sont là, les phrases sont livrées aux angles des regards. Et ce qui n'est pas le moins étonnant est que cette lecture moderne est aisée, plaisante, passionnante ! Y compris pour un athée s'étant tenu très prudemment (trop) loin des « bondieuseries » de toutes obédiences.

Ce livre nous parle de **Liberté** ! Mais avant de venir à ce ressort fondamental, il faut signaler les multiples belles dimensions livrées au passage :

quelques pas dans le *Pentateuque*, quelques autres avec les grands maîtres talmudistes, quelques découvertes de la complexité des écritures anciennes et puis une petite vibration en soi pour approcher le regard des croyants. Revenons à l'essentiel : Moïse liberté.

Ce Moïse retrouvé par JC Attias est aux antipodes du géant brandissant de lourdes Tables de la Loi, prêt à vous les asséner sur la tête. Lui doute, se trompe, a une dimension féminine, il s'exprime avec les difficultés du bête... puis il porte la paix, à l'immense différence de Josué. Quel magnifique symbole que celui que livre la page 197 : le besoin de parole et de spiritualité, en

opposition à la brutalité du geste frappant le rocher.

« Derrière » ce Moïse se niche une réflexion sur l'identité juive. Les liens entre l'auteur et Esther Benbassa n'étaient pas secrets, ce retour sur le mythe fondateur ne constitue-t-il pas un élément de réponse à l'ouvrage de sa compagne *Être juif après Gaza*** ?

L'auteur, médiéviste, nous propose un retour aux sources pour une identité juive ouverte et fraternelle. ■

* Jean-Christophe Attias, *Moïse fragile*, Éd. Alma, Paris, 2015, 280 p., 22 €

** Esther Benbassa, *Être juif après Gaza*, CNRS Éd., 2009, 73 p., 4 €



« OLGA » de FERNANDO MORAIS

Un livre à dévorer en vacances. Il se lit comme un roman. Et pourtant, tout y est rigoureusement exact. Or donc, née à Munich, en 1908, dans une famille de la bourgeoisie juive progressiste, Olga Benario, mourut en Allemagne, en 1942, dans un hameau au bord d'un lac. Mais entre temps...

Fernando Morais, qui narre les aventures d'Olga, fut successivement parlementaire, secrétaire à la Culture puis à l'Éducation dans l'État de Sao Paulo. C'est aussi un journaliste d'investigation et de talent. On lui doit maintes biographies – dont celle de l'écrivain Paulo Coelho* et, tout récemment, paru en 2012, *Os ultimos soldados da guerra fria* (Les derniers soldats de la guerre froide), dont on regrette qu'il ne soit pas encore traduit en français.

Olga** fascine d'emblée par son appétit de vivre, son intelligence, son audace. Elle voudrait apprendre, lutter, aimer, monter à cheval, piloter. Elle le fera. Jeune militante, elle est bientôt à Moscou où, en 1934, l'Internationale Communiste la charge d'accompagner Luis Carlos Prestes, le futur dirigeant du Parti Communiste du Brésil,

dont Jorge Amado retraça la longue marche dans *Le chevalier de l'espérance****. Ils combattent ensemble Getulio Vargas qui la livrera, enceinte, à la Gestapo. Au bord du lac, sous les peupliers, c'était le camp de Bemburg. Là, elle rendra le moral aux autres femmes. Seule son exécution-assassinat viendra à bout de son invincible courage.

Le livre fut un succès. Un film en a été tiré. Il ne manque plus qu'une BD pour faire découvrir aux plus jeunes la vie exaltante d'une femme magnifique. ■

NM

De Fernando Morais :

* *Le magicien de la lumière – l'extraordinaire histoire de l'écrivain Paulo Coelho*, J'ai Lu, Paris, 2010

** *Olga*, paru au Brésil en 1985, traduit du portugais par Julia et Georges Soria en 1990, réédité en janvier 2015, Editions Chandeigne

*** *Le chevalier de l'espérance*, traduit du brésilien par Julia et Georges Soria, Les éditeurs français réunis, 1949



MUMIA ENCHAÎNÉ SUR SON LIT D'HÔPITAL !

Mumia Abu-Jamal avait besoin d'être hospitalisé pour être soigné. L'opinion mondiale a appris avec stupeur que, durant son hospitalisation, il avait été enchaîné à son lit. Dans un pays qui se veut le champion des droits de l'homme et de la démocratie.

Entendons-nous, la France n'a pas de leçons à donner quant aux conditions de détention des prisonniers. Encore moins de la façon dont ils sont soignés quand ils sont malades.

Il est pourtant impensable qu'en France un prisonnier soit enchaîné à son lit. Nous avons visiblement des progrès à faire dans la voie d'une démocratie à l'américaine... ■

II. LE TTIP OU PARTENARIAT TRANSATLANTIQUE POUR LE COMMERCE ET L'INVESTISSEMENT

Qui gagne quoi ? par Jacques Lewkowicz

Suite du n° 326

Dans un précédent article, nous avons exposé les arguments généraux utilisés en faveur d'un développement des échanges entre nations pour justifier le partenariat transatlantique. Ils se résument à montrer l'intérêt d'une division internationale du travail, s'agissant de marchandises différentes, ou à décrire l'intérêt mutuel des offreurs et des demandeurs d'échange lorsque les produits échangés sont semblables. Il reste à apprécier la pertinence de ces arguments et les mesures de coopération internationale envisageables, alternatives au TTIP.

Concernant la pertinence, la méthode a des défauts. D'abord, on évoque des échanges de biens supposés, implicitement, être produits par des unités dont le contenu social indiffère. On néglige ainsi le fait que ces "unités" sont des entreprises comportant des salariés, et des propriétaires des moyens de production, dont les intérêts ne coïncident pas. Ensuite, on suppose que la concurrence régnant entre ces unités s'opère à « armes égales ». Or il y a soit des différences de taille, soit d'accès privilégiés à des ressources. Enfin, il faut noter que les raisonnements en faveur de la libéralisation des échanges s'effectuent toujours en ne retenant que deux aspects : les quantités échangées et les prix. Les aspects qualitatifs sont négligés ou retenus seulement sous la forme de la différenciation des biens, ce qui est insuffisant.

De fait, on observera d'abord que la mise en concurrence mondiale des échanges a pour conséquence de tirer vers le bas la rémunération des salariés et d'abaisser les normes sanitaires de leur travail. La liberté du commerce et les nouveaux moyens de transport et de communication ont permis aux entreprises transnationales (ETN) d'organiser leur production au niveau mondial. Celles-ci ne conservent qu'un petit nombre de salariés très qualifiés et sous-traitent la production dans les pays à bas salaires ; ainsi les emplois peu qualifiés des pays développés se restreignent. Le rapport de force entre capital et travail s'établit, alors, au niveau mondial ce qui permet de remettre en cause les salaires et conditions de travail les plus avantageux des pays développés. Mais ce faisant, on aboutit à un déficit de demande de long terme qui se résolvait, avant la crise, par une croissance de l'endettement privé auquel, depuis la crise, s'est substitué un endettement public. La stratégie européenne d'austérité est justifiée par une illusion. Celle selon laquelle chaque pays peut trouver des débouchés à l'extérieur en bridant sa demande intérieure. Or les excédents* commerciaux des uns sont les déficits des autres. Un développement économique sain doit, au contraire, être fondé sur la croissance de la demande interne.

La dérégulation incite également à la recherche des territoires pratiquant le moins-disant fiscal, mettant en cause la possibilité d'équipements publics et la prise en compte des normes écologiques et favorisant, au contraire, la promotion de produits innovants de faible durée de vie.

De plus, la prise en compte des aspects qualitatifs amène à constater que les ETN cherchent à obtenir que soient inscrites dans le projet d'accord de TTIP la possibilité d'introduire, par exemple, des OGM sans autorisation étatique et sans étiquetage.



Il est vrai que les partisans de l'accord font miroiter le fait que les ETN européennes pourront être candidates aux appels d'offres des collectivités publiques US. Mais il s'agit là d'un miroir aux alouettes car cette possibilité est, selon les spécialistes, pratiquement illusoire.

En fait, il s'agit d'imposer dans les échanges mondiaux des normes d'origine US ayant force de loi, sans que les peuples aient leur mot à dire à ce sujet, ceci par le biais d'instances d'arbitrage entre les États et les ETN, devant lesquelles les normes de précaution décidées par les États pourront être contestées au nom de la perte de rentabilité qui résulterait de ces normes pour les ETN, alors que les bénéficiaires à attendre des normes sont systématiquement sous-évalués par ces instances.

L'intérêt commun des peuples suppose qu'aucun ne tombe dans la misère. Cela nécessite des processus coopératifs entre eux. La protection des industries vulnérables est légitime. Mais les salariés doivent bénéficier de la croissance et la protection sociale se développer dans le monde entier. Il ne s'agit pas de refuser toute division internationale du travail. Mais d'obtenir celle-ci par des accords prévoyant des prix garantis sur le long terme plutôt que par une mise en concurrence de tous les jours. Dans les pays européens, certains secteurs (services publics, protection sociale, éducation ...) doivent être préservés de la concurrence internationale et le droit de conserver des normes sanitaires et environnementales doit être sauvegardé. ■

* Différence entre montants des importations et exportations qualifiée de déficit si les premières sont les plus élevées et d'excédent si ce sont les secondes les plus importantes.

NDLR Pour approfondir : **Henri Sterdyniak**, *Libre-échange : Faut-il ouvrir encore plus ?*, éd. Alternatives économiques, Hors-série n° 104, février 2015.

Billet d'HUMOUR



LE PALADIN DE LA LIBERTÉ

S'il existe un vrai défenseur de toutes les libertés, un chevalier de la démocratie, c'est bien **Robert Ménard**. Ce combattant désintéressé ne supporte aucune atteinte à ce qu'il juge attentatoire au libre exercice des droits de l'Homme. **Certains droits de certains hommes.**

Jusqu'en septembre 2008, il était le patron de **Reporters sans frontières**. Rappel historique : en 1983, Reagan fondait le NED (*National Endowment for Democracy*) dont le but est la promotion et le financement de toute action politique ou médiatique s'inscrivant dans le prolongement des opérations confidentielles de la CIA. En 1985, le NED portait sur les fonds baptismaux et finançait l'ONG française *Reporters sans frontières*. But avoué : la défense des journalistes partout où ils subissaient censure et oppression. But réel : attaquer tout ce qui semble s'opposer au leadership des USA, notamment Cuba, Chine, puis Venezuela, partis de gauche en occident. Sous couvert de défense des libertés. Et toujours dans le cadre tutélaire de la CIA.

En 2008, Ménard quitta RSF et trouva un bienfaiteur dont la démocratie n'était pas la préoccupation numéro 1. L'émir du Qatar sponsorisa à hauteur de 3 millions de dollars par an un centre d'accueil pour journalistes à Doha, dont le petit Robert fut (et est peut-être encore) le patron.

Entretemps, il n'a jamais abandonné le bon combat. Il réclama à cor et à cris en 2003 la libération de Maurice Papon. Il prit avec fougue la défense du raciste antisémite Dieudonné. Il vilipenda la loi Gayssot réprimant les publications négationnistes. A la suite de l'assassinat au Pakistan d'un journaliste américain, il invoqua en 2007 la légitimité de l'usage de la torture. Il n'hésita pas, en 2010 à se faire l'avocat de la peine de mort.

On se souvient de sa défense du Tibet en 2008, en lançant des actions de commandos dans Paris contre le passage de la flamme olympique.

Cerise sur un bien mauvais gâteau : fidèle envers lui-même, Robert Ménard fait la promotion de son livre *Vive Le Pen !* Y compris en insultant un journaliste en direct sur l'antenne de *France Inter*.

Robert Ménard n'est pas le paladin de la liberté, mais le spadassin de la pire réaction. ■

Jacques FRANCK
20 avril 2015

LE PEN CONTRE LE PEN



70^e ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE SUR LE NAZISME

HAMBOURG - LA PAIX : QUOI D'AUTRE ?

L'UJRE, représentée par Jacques Lewkowicz et Nicole Mokobodzki, a participé les 8, 9 et 10 mai derniers à l'invitation du VVN-BdA* (Union des victimes du régime nazi - Union des antifascistes allemands) aux manifestations organisées à Hambourg, à l'initiative de la FIR (Fédération internationale des Résistants) pour célébrer « Le 8 mai 1945 – journée de la Libération – Une chance pour la paix et la démocratie en Europe ». Leur programme ? « La paix : quoi d'autre ? »

Ce fut d'abord l'inauguration, dans le hall d'entrée du bâtiment central de l'Université, d'une remarquable exposition itinérante, créée par l'Association belge des vétérans, qui retrace la Résistance dans les différents pays européens. Il y eut des discours et des chants : le *Chant des marais*, *Bella ciao*, et notre *Chant des partisans français* : un grand moment pour les représentants de l'UJRE que de l'entendre interprété en français, dans une atmosphère incroyablement fraternelle. Sur le panneau de l'Allemagne, une affiche avec le portrait du jeune Peter Gingold**, l'un des trois frères

Gingold qui travaillèrent à Paris dans le *Travail Allemand* (T.A.). Vint ensuite une marche à travers les rues de Hambourg, avec arrêt devant les anciens domiciles de résistants, devant aussi des lieux où ils avaient été détenus et souvent torturés. Le soir, un hommage fut rendu à Emil Lakatos, parrain de MRJ-MOI, qui fut un grand résistant de la MOI belge, ainsi que son jeune frère, fusillé à 14 ans.

Le lendemain, grande fête antifasciste dans un vaste parc avec les stands de diverses organisations, dont les *Antifa**. Dans le théâtre de verdure, discours et manifestations artistiques alternèrent. Les divers délégués (Pays-Bas, France, Grande-Bretagne et ex-Union soviétique) exposèrent tour à tour le sens que prenait pour eux le 8 mai 1945. Pour les Allemands, c'était clairement une grande victoire : l'écrasement du nazisme, la liberté, la paix.

Le surlendemain, dans le grand cimetière d'Hambourg, il y eut devant le gigantesque monument érigé en mémoire des victimes du nazisme, une cérémonie commémorative du 8 mai 1945 accompa-

gnée de chants de Résistance et suivie d'une cérémonie, plus intime, dans le carré où sont enterrés des opposants assassinés par le régime hitlérien. Grâce à l'accueil chaleureux de nos hôtes allemands, ces trois jours furent l'occasion d'échanges et de projets avec les antifascistes d'autres pays.

Nous sommes tous déterminés à faire front contre l'extrême droite qui relève la tête partout en Europe. Et aussi : « Nous ne voulons plus de guerre, parce que nous ne voulons que la paix », selon la formule du président de la FIR. Le dynamisme des antifascistes allemands était évident. Notre volonté à tous de continuer à travailler ensemble, évidente aussi. « Plus jamais la guerre, plus jamais le fascisme ». ■

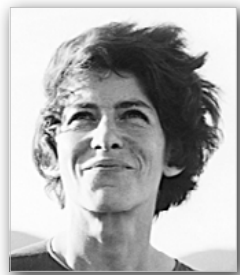
* Le VVN-BdA (Vereinigung der Verfolgten des Nazi-Regimes – Bund der Antifaschistinnen und Antifaschisten) publie régulièrement *Antifa* un magazine de 24 pages couleurs, et a publié en 2005 un ouvrage de référence : *Ursel Hochmuth, Niemand un nichts wird vergessen* (Rien ni personne ne sera oublié)

** Peter Gingold, *Jamais résignés ! Parcours d'un résistant du XX^e siècle*, L'Harmattan, 2013



MARCELINE LORIDAN-IVENS A ÉCRIT SA LETTRE AU PÈRE

par FRANÇOIS MATHIEU*



« Toi tu reviendras peut-être parce que tu es jeune, moi je ne reviendrai pas », avait dit à Drancy au début de l'année 1944 Schloïme-

Salomon Rozenberg à Marceline, sa fille de quatorze ans.

Cueillis par la milice à Bollène, transférés à la prison Sainte-Anne en Avignon sur un mur de laquelle elle gravera les mots « C'est presque un bonheur de savoir à quel point on peut être malheureux », puis en autocar à Marseille, ils feront partie du « convoi 71 » au moins mille cinq cents personnes déportées en Pologne, un père et sa fille, lui à Auschwitz, elle à Birkenau.

Effectivement Schloïme n'en est jamais revenu, mort quelque part lors de la marche d'évacuation du camp ; contrairement à Marceline sortie « vivante d'un fourgon plein de cadavres » en avril 1945 dans le ghetto de Theresienstadt, libéré par l'Armée Rouge.

Soixante-dix ans plus tard, Marceline Loridan-Ivens, âgée de quatre-vingt-six ans, écrit, avec l'aide de la journaliste, écrivaine et essayiste Judith Perrignon, sa « lettre au père », non pas une lettre comme celle de Kafka à un père pervers-narcissique, mais bien une lettre à un père aimant et aimé, parti trop tôt et qui lui manquera toute sa vie.

Elle y raconte un « là-bas » où « on perd d'abord les repères d'amour et de sensibilité » et où « on gèle de l'intérieur pour ne pas mourir ». Elle raconte le mot du père passé en cachette, dont elle ne peut se souvenir que de la première ligne, « Ma chère petite fille », et de la dernière, « Schloïme ». Elle raconte l'instant où ils se sont croisés, où elle est tombée dans ses bras, a été frappée par un SS, « traitée de putain, car les femmes n'avaient pas le droit de communiquer avec les hommes », mais a quand même eu le temps de lui communiquer le numéro de son bloc. Puis elle raconte sa vie d'après : « J'aurais aimé te donner de bonnes nouvelles, te dire qu'après avoir basculé

dans l'horreur, attendu vainement ton retour, nous nous sommes rétablis. Mais je ne peux pas. Sache que notre famille n'y a pas survécu. Elle s'est disloquée. [...] Tu aurais dû revenir. J'ai toujours pensé qu'il eût mieux valu pour la famille que ce soit toi plutôt que moi. Ils avaient besoin d'un mari, d'un père plus que d'une sœur. »

Or celle qui compte encore parmi les cent soixante survivants sur les deux mille cinq cents revenus d'Auschwitz-Birkenau ne s'est pas contentée d'un regard sur le passé de victime du nazisme : mariée au cinéaste militant Joris Ivens, elle a participé par le film aux luttes internationales de la seconde partie du XX^e siècle, y a témoigné : les soulèvements des Algériens, des Vietnamiens ; a accordé sa sympathie à la Chine de Mao jusqu'à ce que celle-ci trouve le couple Ivens indésirable.

Mais en ce début de XXI^e siècle, que de désillusions pour l'héritière d'un homme plein d'illusions. Plus le monde « s'échauffe, plus l'obscurantisme avance »,

plus il est question des Juifs.

Marceline Loridan-Ivens constate avec amertume que, malgré les leçons d'Auschwitz, « l'antisémitisme est une donnée fixe, qui vient par vagues avec les tempêtes du monde, les mots, les monstres et les moyens de chaque époque ».

Son père, sioniste, rêvait d'Israël, or l'État juif « aux contours flous, explosifs » « est en guerre depuis sa création ». Pourtant quand elle se demande si « on a bien fait de revenir des camps », elle répond :

« J'espère que si la question m'est posée [...] juste avant que je m'en aille, je saurai dire oui, ça valait le coup. » ■

* Marceline Loridan-Ivens, *Et tu n'es pas revenu*,

Éd. Grasset, 108 p., 12,90 €



LES MOTS POUR LE DIRE

“ FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ”

Depuis des années, on entend fréquemment mentionner dans les médias le mot « armistice » au sujet du 8 mai. Or, ce ne fut nullement une suspension des hostilités comme en 1918, mais une reddition sans condition exigée par les Alliés pour marquer l'abolition du régime nazi et de ses complices (laissons l'armistice déshonorant à Pétain). On l'entend certes moins, mais est apparue une formulation non moins critiquable : « fin de la Seconde Guerre mondiale ». Venue d'Allemagne, elle figurait déjà dans le manuel franco-allemand patronné par notre ministère de l'Éducation nationale. L'expression est doublement contestable : la guerre contre le Japon a continué plusieurs mois et le mot « fin » évacue la signification militaire et politique de l'événement.

Le président Giscard d'Estaing en avait brutalement supprimé la commémoration en 1975. La gauche plurielle le rétablit en 1981. Mais on voit l'enjeu : cachez cette URSS que je ne saurais voir, et si vous n'y parvenez pas, videz la célébration de son contenu antifasciste au profit d'une présentation détournée.

Le Débarquement des troupes américaines libératrices, oui ; les batailles décisives de Stalingrad, de Koursk et de Berlin, non.

Le 8 mai dernier, les Champs-Élysées étaient pavés du haut en bas de drapeaux tricolores, ce qui doit aussi nous interpeller : s'il est un enseignement à tirer de l'événement historique, ce n'est certainement pas cette présentation nationaliste, voire franchouillarde, de ce qui fut – faut-il le rappeler ? – la victoire éclatante de la grande coalition antihitlérienne sur le nazisme et ses complices de Vichy et d'ailleurs. Elle unissait au nom des valeurs universelles des régimes aussi différents que celui des USA, de la Grande-Bretagne et de l'URSS. La France leur fut adjointe in extremis, bien que sa participation militaire ait été limitée, du fait de la France libre et de la Résistance. Mais 70 ans après, pas un drapeau russe, américain ou anglais : la confiscation chauvine est totale. Au contraire, Vladimir Poutine a rendu un hommage appuyé le 9 mai aux quatre Alliés vainqueurs de 1945.

Erratum Une coquille s'est glissée dans la PNM du mois de mai. Dans la dernière phrase du billet de Maurice Cling, pour en maintenir le sens, il fallait lire : « Ce que des hommes ont fait à d'autres hommes ».

Le détournement des contenus n'est pas chose nouvelle. La prise de la Bastille par les Parisiens est commémorée le 14 juillet par un défilé militaire, jadis à Longchamp, puis aux Champs-Élysées, Légion étrangère en tête. On ne voit place « de la Bastille » que la colonne de Juillet, et rien sur la forteresse célèbre dans le monde depuis plus de deux cents ans. Alors que notre Fête nationale est désignée en anglais par « Bastille Day »... La classe décadente renie son passé, écrivait jadis Karl Marx.

Indignons-nous ! ■ Maurice Cling

PS : À propos du « pape François » évoqué dans le numéro de mai dernier de la PNM, on trouve en librairie plusieurs ouvrages intitulés « François ». Mais pourquoi s'arrêter en chemin ? Une suggestion pour le Souverain pontife : prendre un diminutif tel que « Jeannot » pour Jean XXIII ou « Paulo » pour Paul VI, donc « Paco » pour son origine argentine ou « Ciccolo » pour l'évêque de Rome. ■

FÊTE DE LA RÉSISTANCE À PARIS

La Journée nationale de la Résistance commença la veille dans le 13^e arrondissement au FIAP Jean Monnet, pour une veillée consacrée à Charlotte Delbo, qui a réuni des jeunes et d'anciens résistants et déportés, et se poursuivit le lendemain par une animation consacrée à Robert Desnos. Au matin du 27, devant la Mairie du 14^e largement pavée, dépôt de gerbes au Monument aux Morts. Première Marseillaise chantée par les élèves du 14^e, suivie d'une Marseillaise pacifiste interprétée en espagnol par 70 élèves du Lycée Marcelin Berthelot de Pantin arborant les couleurs de la République espagnole.

L'après-midi, émouvante partie artistique : poèmes et lettres lus par les Tréteaux de France et Jacques Mignot dont celle de Jean Moulin après la première réunion du CNR. *L'Affiche Rouge, Nuit et Brouillard* chantés par Fanny Colin. Son *Chant des Partisans* fut repris par 400 visiteurs...

Organisé par 63 associations, dont l'UJRE et MRJ-MOI, représentant toutes les facettes de la Résistance, de la Déportation, de la Libération, le *Village de la Résistance* accueillit de nombreux visiteurs de tous âges dans une atmosphère joyeuse.

S'y exposèrent « Jean Moulin », « La Résistance dans les camps d'internement et de déportation », « Le retour des déportés à l'hôtel Lutétia » – organisés par la FMD – et les dessins réalisés pendant la guerre puisque le thème de la journée était « Dessiner pour résister. »

Notre stand fut très fréquenté. Nous avons enrichi nos contacts et reçu témoignages et photos. Maurice Cling dédicaca son livre, *Un enfant à Auschwitz*. Étaient également en vente, de Lucien Steinberg *Pas comme des moutons*, de l'AACCE *Les Juifs ont résisté en France* et le magnifique recueil de dessins d'enfants *Grandir après la Shoah*.

Recueillement lorsque la cérémonie d'entrée au Panthéon fut relayée sur écran géant. Allégresse lors du bal populaire qui vint clore la journée.

Soixante-dix ans après la libération des camps et la victoire sur le nazisme, nous étions venus témoigner de l'actualité des valeurs de la Résistance. Nous les transmettons et défendons sans oublier le rappel de Lucie Aubrac, « Le verbe résister ne se conjugue qu'au présent ». Clairement, la défense des valeurs de la Résistance ne se délègue pas. ■ UJRE / MRJ-MOI

QUATRE GRANDES FIGURES DE LA RÉSISTANCE ENTRENT AU PANTHÉON MAIS...

DE L'OSTRACISME OU RÉVISIONNISME

par **HENRI LEVART**

Ce titre s'applique au discours prononcé par François Hollande lors du transfert au Panthéon des cendres de Geneviève de Gaulle et Germaine Tillion, de Pierre Brossolette et Jean Zay dont nous saluons respectueusement la mémoire.

Un mois de préparation, paraît-il, pour finalement ne pas évoquer comment, dans la clandestinité, il fallut volonté et courage à ces hommes et ces femmes d'opinions diverses, de familles politiques opposées, qui surent se rassembler pour diriger la Résistance sur le sol national et fonder le *Conseil national de la Résistance* dont Jean Moulin fut l'ardent artisan mais dont le gouvernement s'acharne à démanteler le programme social. Charles Lederman sut rassembler lors de la création du *Crif*, alors réellement représentatif des israélites de France.

En amputant la Résistance de sa diversité et de son unité, François Hollande labellise une entreprise d'omission et de falsification. Il est partisan d'une histoire revisitée par les médias, par des historiens, journalistes et prétendus philosophes en vogue mais peu scrupuleux. La participation du parti communiste au combat libérateur disparaît ainsi peu à peu.

Ne pouvant l'omettre totalement, le président a cité fortuitement, à voix basse, le mot « communiste » et le nom de Marie-Claude Vaillant-Couturier.

Pourtant, des milliers de communistes ont été victimes de la Gestapo et de la milice vichyssoise. Des milliers d'autres ont été déportés. Nombreux sont ceux qui, aux côtés des martyrs de la Shoah, ont disparu dans les camps d'extermination. Et combien ont été torturés et n'ont pas parlé.

Il est impératif que les générations futures sachent que, le 11 novembre 1940, des centaines d'étudiants sont allés fleurir la tombe du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe, malgré l'interdiction de la manifestation : l'un des organisateurs en fut le jeune communiste juif Francis Cohen. Elles doivent savoir que des milliers de cheminots ont payé de leur vie la bataille du rail et doivent connaître le drame des maquis du Vercors et du plateau des Glières.

Savoir aussi que parmi celles et ceux qui ont eu l'immense chance de survivre à l'enfer concentrationnaire, il y eut Marie-Claude Vaillant Couturier. À peine revenue de Ravensbrück, elle fut l'unique Française à témoigner au procès des chefs nazis à Nuremberg.

Il y eut Martha Desrumeaux, revenue également de Ravensbrück, qui avait été, en juin 1941 l'une des organisatrices de la grève de 100 000 mineurs. Il y eut Marcel Paul, l'un des dirigeants de la Résistance à Buchenwald, qui devint ministre de de Gaulle. Il y eut Henri Krasucki, le « pote » de Roger Trugnan, à Jawischowitz, annexe d'Auschwitz, qui devint secrétaire général de la CGT. Comment ne pas évoquer deux hommes aux parcours différents : le colonel Rol Tanguy, chef des FFI de la région Île de France, qui commanda l'insurrection de la population parisienne ; Gerhard Leo, juif communiste venu en France avec ses parents en 1933 qui s'était fait embaucher en 1942 comme interprète à la *Kommandantur* de la *Wermacht* à Toulouse afin de transmettre de précieux renseignements à la Résistance. Jacques Chirac lui remit la légion d'honneur. Un geste gaulliste !

Nous sommes blessés de l'injure faite au « *Parti des fusillés* » dont l'apport à la Résistance fut salué par le général de Gaulle. Nous gardons la mémoire des résistants de la section juive des FTP-MOI, créée par le Parti communiste. Nous avons à cœur de faire connaître la fin tragique d'Olga Bancic, décapitée à Hambourg, de Marcel Langer, chef de la 35^e brigade, du groupe Manouchian et de tant d'autres qui pouvaient honorer le Panthéon d'où le peuple est, à l'évidence, exclu ; de tant d'autres femmes et hommes du peuple comme Danièle Casanova, morte à Auschwitz, dont une rue, au cœur de Paris, rejoint la statue de Jeanne d'Arc ; comme Guy Môquet, le colonel Fabien, Gabriel Péri, Pierre Sémard, ou Georges Politzer qui, avec Jacques Solomon et Jacques Decour, constituèrent le mouvement intellectuel de la Résistance. Tous les trois furent fusillés. François Hollande n'en a cure. Le sublime poème d'Eluard : « *Liberté* », celui d'Aragon : « *La rose et le réséda* », celui bouleversant de Max Jacob : « *L'étoile jaune des Juifs* » lui sont inconnus.

Il y a fort à faire pour réfuter les mensonges, les manipulations. Nous avons à cœur d'y contribuer en cette période où tout est mis en œuvre pour brouiller les consciences, insinuer le doute sur l'avènement d'une République qui ne serait fidèle à sa devise que dans l'action progressiste, et non dans l'inanité d'une envolée oratoire. Tel est le rôle des passeurs dont nous sommes. Transmettre la Résistance dans sa glorieuse vérité : socle d'une société solidaire. ■

LA RÉSISTANCE HONORÉE AU 14 RUE DE PARADIS

Le 30 mai, après l'Assemblée Générale de MRJ-MOI*, nous étions nombreux pour fêter Max Weinstein, son président d'honneur, admis dans l'Ordre national de la Légion d'honneur au titre de la Résistance. Ancien résistant, Max n'a cessé et ne cesse d'œuvrer à faire connaître et reconnaître la résistance juive de la MOI.

La médaille lui a été remise par Paulette Sarcey, déportée résistante, au « 14 »** dont il importe que la mémoire soit préservée. Ce « 14, rue de Paradis, qui a marqué la vie politique, culturelle, littéraire des masses progressistes juives après la guerre et dont la longue et belle histoire reste à écrire », nous rappelait Paulette.

Nous avons ensuite levé tous ensemble, avec émotion et joie le verre de l'amitié. Félicitations, Max ! ■

* Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I.

** Siège de l'« Espace Mémoire du 14 » qui fédère l'UJRE, MRJ-MOI et l'AACCE.



Festival de Cannes

« LE FILS DE SAÛL »

Le cinéaste hongrois László Nemes avait jusqu'à présent réalisé des courts métrages. Son premier long métrage a reçu le **Grand prix** du Festival de Cannes, ce qui n'est sans doute pas sans rapport avec le fait que l'année 2015 est l'année où l'on célèbre le **70^e anniversaire de la libération des camps et de la victoire sur le nazisme**.

Il évoque en effet, à partir d'un livre de témoignages publié par le Mémorial de la Shoah, *Des voix sous la cendre*, le travail de déportés juifs dans les *sonderkommandos* d'Auschwitz. Il ne s'agit pas d'un documentaire. Nemes déroule une intrigue bouleversante, sans doute insoutenable.

La *PNM* reviendra sur ce film qui sortira en salle en novembre. ■



FACE À TOUTES MÉDIOCRATIES

GENEVIÈVE ANTHONIOZ DE GAULLE : LE DÉFI

par **HÉLÈNE AMBLARD ***

Le crime le plus affreux que l'on puisse commettre, c'est la destruction de l'Humanité chez un être humain ». Elle attendra 1998, pour écrire en quinze jours « *La traversée de la nuit* ».*

« *Là où des Hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les Droits de l'Homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré.* » Ces mots du Père Wrésinski instituent sur la pierre la Journée mondiale contre la misère, Place du Trocadéro.

« *La lutte contre les exclusions est un impératif national fondé sur le respect de tous les êtres humains et une priorité de l'ensemble des politiques publiques de la nation. La présente loi tend à garantir sur l'ensemble du territoire l'accès effectif de tous aux droits fondamentaux dans les domaines de l'emploi, du logement, de la protection de la santé, de la justice, de l'éducation, de la formation et de la culture, de la protection de la famille et de l'enfance* »**...

Il en aura fallu, des années de bagarre, pour que ce qui n'est que l'application de la Déclaration des Droits de l'homme fasse en France l'objet d'une loi, portée avec acharnement par Geneviève de Gaulle Anthonioz, présidente d'ATD Quart Monde, au nom de la dignité due à tout Homme.

« *Où sont les Gaullistes ? Je regarde de ma tribune l'un des derniers ; l'un des meilleurs. Il me semble qu'il m'adresse un regard désespéré en soulevant à peine le bras pour voter contre la loi. Le malheureux, prisonnier de son parti, doit sentir au fond de lui-même l'infini regret de n'avoir pas sauté encore une fois par dessus les barrières, pour être fidèle à ses convictions. Pour tous ceux de son groupe, ç'aurait pu être comme une sorte d'écho de l'Appel, un dépassement, un refus des politiciennes médiocrités* »***...

Juillet 1998. Geneviève Anthonioz de Gaulle observe le vote à l'Assemblée de la loi d'orientation de lutte contre les exclusions. Il lui aura fallu batailler, grâce à son nom, à l'aura de la trajectoire de sa vie, à l'idée qu'elle se fait de l'Honneur, contre tant de médiocrates, pour fonder ce début de chemin !

Quelques jours avant que le texte ne soit soumis aux députés, la référence à « *l'égalité de tous les êtres humains* », inscrite dans l'article premier de la loi, en avait été retirée.

Une lettre au Président de la République, à Martine Aubry pour que le Conseil des Ministres examine la question et in extremis, l'article fut réintégré intégralement.

Née dans un milieu « *en majorité antidreyfusard* », où son grand-père fut dreyfusard « *dans un milieu en majorité munichois* » et dont les fils furent antimunichois, elle avait perdu sa mère à 4 ans. Son père, Xavier de Gaulle, ingénieur des Mines, est l'aîné d'une famille de cinq enfants dont Charles est le troisième. Elle avait treize ans lorsqu'elle lut *Mein Kampf* avec son père et construisit ses raisons de vivre : contre la misère, le mépris, l'ignorance, terreau de tous les fascismes.

Après avoir perdu sa soeur, emportée par la typhoïde, elle entendra sa grand-mère dire à mi-voix à un prêtre, écoutant l'Appel du Général de Gaulle : « *C'est mon fils ! C'est mon fils !* »

De Rennes, où sa famille est réfugiée pendant la « *drôle de guerre* », à Paris où elle étudie en Sorbonne, elle résiste par tous les moyens. Hébergée chez sa tante, elle entre au réseau *Défense de la France* constitué par des étudiants en Sorbonne, et à celui du Musée de l'Homme, dont la ronéo tire des tracts issus des nouvelles de la BBC et le premier numéro de *Résistance*... Elle continue, malgré une perquisition de son appartement. Arrêtée sur dénonciation en juillet 1943, elle se retrouve à Fresnes où son nom est acclamé par les détenues. Dans sa cellule, soumise aux pires traitements, les courses de cafards seront son évasion. Elle aimait bien Félix, finalement écrasé par le talon d'une gardienne...

Elle fera partie du convoi des 27 000, qui comporte aussi l'écrivain Emilie Tillion, mère de Germaine, ethnologue. Cette première française rencontrée au camp, venue soutenir sa mère en bravant toutes les interdictions, lui apprendra à regarder et à comprendre le système des camps...

À Ravensbrück, comme toutes, elle sera un « *stuck* », le n° 27 372. Elle rencontrera là l'amitié transcendant les convictions. Vitale force d'une parole donnée et tenue.

Remise à son père, devenu consul de France à Genève en avril 1945, elle y rencontre celui qu'elle épousera avec pour témoin le Général de Gaulle. Bernard Anthonioz est éditeur.

Ami de Malraux et d'Aragon. Ils auront quatre enfants.

Elle sera heureuse, sans oublier son but. Témoigner aux côtés de ses amies Marie-Claude Vaillant-Couturier, Anise Postel-Vinay, Germaine Tillion et de tant d'autres qui, jamais, ne trahirent cette amitié. Poursuivre, avec toutes, son engagement au service de la dignité de tout homme et de toute femme. Elle quitte son poste au ministère de la Culture d'André Malraux pour rejoindre le Père Wrésinski et fonder ATD Quart Monde dans le sillage de l'insurrection de l'abbé Pierre contre la pauvreté.

Ils étaient tous Charlie ? Face aux médiocrités creusant les nids de l'injustice, de l'ignorance et du mépris, dans les quartiers, les campagnes, les camps de rétention, les prisons de France et du monde, le défi est lancé. Agir en profondeur contre le lit de tous les fascismes par l'application des Droits universels de tout Homme ! ■



NDLR Hélène Amblard est l'auteur de *L'engagement : droit au logement, ou droit à la vie ?* avec Geneviève de Gaulle, Louis Besson, Albert Jacquard [Éd. Seuil, 1998, 125 p., 11,10 €].

* **Geneviève de Gaulle-Anthonioz**, *La traversée de la nuit*, Éd. Seuil Poche, 2001, 81 p., 4,90 €

** Début de l'article premier [JO du 31. 07.1998]. Seuls deux députés de l'opposition, M. Grimault (UDF Maine et Loire) et M. Warsmann (RPR Ardennes) votèrent pour la loi.

*** **Geneviève de Gaulle-Anthonioz**, *Le Secret de l'espérance*, Éd. Quart Monde / Fayard, 2001, 200 p., 5 €



Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

À VOIR

Au cinéma L'Entrepôt*, du 3 au 16 juin, le cycle « Filmer la pensée en marche »

Signalons, parmi ces films, l'hommage rendu à **Stéphane Hessel** et à **Abdelwahab Meddeb**. La projection des films d'**Abraham Ségal : Témoins pour la paix – Meddeb, éclairer d'Islam – L'Occident vu de l'Orient** sera suivie d'un débat animé par le réalisateur avec ses invités :

3 juin, 19h40 : Christiane Hessel, Elias Sanbar et Michel Warschawski
11 juin, 19h40 : Amina Meddeb et Dominique Vidal

* 7/9, rue Francis de Pressensé, Paris 14°, Métro Pernet, prix unique : 6,50 €

À la filmothèque du Quartier Latin*

- **Rétrospective Mizoguchi**

Occasion de revoir, dans des copies restaurées, l'œuvre monumentale de l'un des plus grands artistes du XX^e siècle.

- **Le Jardin des Finzi-Contini**

Ce film (*Il Giardino dei Finzi-Contini*), réalisé en 1970 par **Vittorio De Sica**, évoque la déportation d'une riche famille juive italienne. C'est un très beau film. Allez le voir si ce n'est déjà fait.

* 9 rue Champollion, Paris 5°, Métro Saint-Michel ou RER Luxembourg

LA BELLE PROMISE DE SUHA ARRAF

(2015) AVEC **NISREEN F. AHMAD, CHERIEN DABIS, ULA TABARI**

Ce film est réalisé par la scénariste des *Citronniers* et de *La fiancée syrienne*, des films plutôt intéressants. Mais un bon scénario ne suffit pas à faire un bon film ; ici, la réalisation laisse à désirer.

L'histoire est celle de trois sœurs palestiniennes chrétiennes qui ont hérité d'une belle villa mais perdu leur statut en 1967 après la Guerre des Six Jours. Elles se raccrochent à leur passé.

L'arrivée de leur nièce va les motiver à lui chercher un mari.

Le film est signalé ici parce qu'il a été financé par le Fonds israélien du cinéma et que parvenu au festival de Venise où l'accompagnait sa réalisatrice, celle-ci l'a présenté comme film palestinien, car tourné effectivement par une palestinienne, en Palestine et avec des actrices palestiniennes. Jugez du scandale : le Fonds

GERMAINE TILLION - RÉSISTER, C'EST CRÉER

par HÉLÈNE AMBLARD

Offrant un démenti à la sèche neutralité supposée garantir la rigueur scientifique, elle ne cesse, femme et ethnologue, de pratiquer le courage d'observer et de vivre. ¹

Du début du « court vingtième siècle » à l'orée bouleversée de ce XXI^e, au vécu, elle ne se dérobera jamais. Née en 1907, Germaine se souvient des larmes des « grands », la guerre de 14 déclarée. À la mort de son père, auteur avec Emilie Tillion de « Guides bleus Hachette », elle accompagne sa mère à travers la France et l'Europe, choisissant toutes les disciplines qui conduisent à l'ethnologie. Elle n'avait pas manqué de remarquer la menace fasciste quand, recommandée par Marcel Mauss, elle se retrouve en 1934 missionnée dans les Aurès. Étudiant à Paris la langue berbère des Chaouis, elle découvrira de très près le traumatisme des travailleurs immigrés.

Juin 1940. Arrivant des Aurès, elle retrouve Paris déserté par l'exode, décidée à « faire quelque chose ». Son empirisme lucide conforte deux réseaux, dont celui du Musée de l'Homme.

Lorsqu'elle est arrêtée le 13 août 1942 sur dénonciation d'un prêtre, elle est précisément en train d'effectuer une étude méticuleuse révélant la principale cause des arrestations de résistants : la trahison.

C'est à Fresnes, après la Santé, dont six mois au secret, qu'elle apprend l'arrestation de sa mère qui sera déportée à Ravensbrück un an après elle.

Germaine expose, en des cours précis, le sens du système concentrationnaire : le profit par la déshumanisation, vers l'extermination de tous. Déléguée par l'Association des Déportées et Internées de la Résistance, elle sera observatrice au procès des responsables du camp. Geneviève De Gaulle vient d'accoucher ? Germaine ira la chercher pour sauver la vie d'une surveillante accusée à tort, lui disant : « Si nous devons continuer à dire la vérité, nous devons aussi la dire quand cela nous coûte »...

En 1951, la voilà membre du jury international réuni à Bruxelles pour enquêter sur l'existence de ce que David Rousset ² a baptisé « Goulags ». « Il n'y a pas un peuple qui soit à l'abri du dé-sastre moral et collectif » écrit-elle dans sa deuxième version de Ravensbrück ³.

Après l'insurrection de la guerre d'Indépendance, elle redécouvre une Algérie gangrenée de misère «... Deux bombes côte à côte comme ce sera le cas en 1997 et 1999 dans les Balkans ...» ⁴.

Février 1955. Jacques Soustelle, ex-directeur du Musée de l'Homme, vient d'être nommé gouverneur d'Algérie. La voilà chargée des affaires sociales et éducatives. Son but ? « Attaquer le mal par tous les bouts à la fois et en même temps : la misère-ignorance, la misère-maladie, la mi-

sère-chômage, souvent conjuguées ».

En résultent les « Centres sociaux éducatifs »... Sept ans plus tard, sept de ses membres dont Mouloud Feraoun, sont assassinés par l'OAS dont fait désormais partie Jacques Soustelle. « Résistants de tous pays, méfiez-vous de votre victoire ».

Germaine Tillion enquête dans les camps et prisons d'Algérie, dénonçant la torture. Clandestinement confrontée à Yacef Saadi, responsable FLN de la zone d'Alger, elle l'engage copieusement et obtient sa parole : contre l'arrêt des exécutions capitales, plus d'attentats contre les civils. Il la tient. Pas la France coloniale. Lorsqu'il est arrêté, Germaine se démène... et obtient sa grâce. Comment citer toutes ses missions ? Une vie entière, totale, ouverte à l'inédit de tous les combats face à toutes formes de crimes...

1944. Cachée dans une caisse d'emballage des déchargeuses de trains à Ravensbrück, elle écrit collectivement une opérette : un vers par débardeuse. Un naturaliste cherche à comprendre et déjouer le système concentrationnaire.

Extrait :

« Moralité :

Ne cherchez pas les vrais coups, ils viendront bien tout

Seuls

Inutile de courir vous faire casser la gueule ».



Créer, c'est résister. Résister, c'est créer affirme en 2004 l'Appel de Résistants aux jeunes générations. À propos des négationnistes, elle répond : « Au fond, je pense plutôt à protéger les victimes de l'avenir qu'à venger les victimes du passé » ⁵ ■

1. Germaine Tillion, *Textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov* (pdt. Association Germaine Tillion) - *Fragments de vie* p. 180, Seuil.

2. David Rousset, rescapé de Buchenwald, fonde en 1950 le *Comité International Contre le Régime Concentrationnaire* qui enquêtera sur l'URSS de Staline et l'Espagne franquiste ; sur la Chine de Mao et sur la Grèce des colonels... En ethnographe avertie, jamais Germaine Tillion n'assimilera les natures de ces régimes avec le fascisme nazi.

3. Germaine Tillion, *Ravensbrück*, 1^e publication collective, 1946. 3^e version : Seuil, 1997

4. Appel lancé par Lucie et Raymond Aubrac, Henri Bartoli, Daniel Cordier, Philippe Dechartre, Georges Guingouin, Stéphane Hessel, Maurice Kriegel-Valrimont, Lise London, Georges Ségué, Germaine Tillion, Jean-Pierre Vernant, Maurice Voutey.

5. Geneviève De Gaulle Anthonioz - Germaine Tillion - *Dialogues* présentés par Isabelle Anthonioz - Gaggini, Éd. Plon



cinématographique israélien est furieux et demande à être remboursé ! Le seul véritable intérêt de ce film est dans la revendication de l'identité nationale palestinienne quant à ses conditions de production. Une bataille intéressante. ■

Dans ce chef d'œuvre de Rossellini tourné à Berlin, la conscience du personnage naît du conflit entre une expérience intérieure et celle de la découverte du paysage extérieur donné par l'état du monde qui l'entoure. Soit la réalité, ici expérimentée par un enfant, Edmund. Agé de 12 ans, l'enfant qui doit se livrer au marché noir pour nourrir sa famille parcourt chaque jour Berlin en ruines.

Réalisé en 1931, *M le maudit* de Fritz Lang est le film d'avant le nazisme. Réalisé en 1948, *Allemagne année Zéro* de Rossellini est celui d'après le nazisme. « M » décrit la société allemande à la veille de la prise du pouvoir par Hitler, le nazisme naissant, au moment où l'État déliquescence lutte de vitesse avec la pègre pour imposer l'ordre et la loi.

Allemagne année zéro décrit l'héritage du nazisme en montrant l'état du monde qu'il laisse derrière lui : ruines et loi de la jungle. Les valeurs éthiques se sont écroulées, remplacées par celles du chaos : loi du plus fort ; éradication du plus faible.

Ce sont elles qui font d'Edmund le parricide qui élimine son père malade : une bouche de moins à nourrir. Mais du haut des décombres qu'il parcourt, l'enfant va percevoir la barbarie de son acte. Sa conscience vient ainsi de naître, vertige d'une aube affreuse.

Parvenu à ce point, Edmund choisit de se jeter dans le vide pour y mourir. De l'état du monde extérieur, Edmund n'aura connu que lâcheté, bassesses et gouffres béants laissés par l'écroulement des valeurs morales et la faillite d'un système politique, seuls paysages que le nazisme a laissés. Aucun avenir. ■



Info+ <http://www.culturopoing.com/non-classe/ressortie-de-allemande-année-zero-de-roberto-rossellini-1948/20150527>

A partir du 3 juin, **Rétrospective Rossellini** en six films à **La filmothèque du Quartier Latin**,

9 rue Champollion, Paris 5^e

EN COMPAGNIE DE SARAH MESGUICH, COMÉDIENNE ET METTEUR EN SCÈNE

par **BÉATRICE COURRAUD**

Elle a un regard qui vient de loin, sans doute de ses origines juives sépharades par son père, Daniel Mesguich. Elle est de ces créatrices dont la troublante ascendance a forgé un destin particulier, qui a commencé à tracer sa voie sur le pas de ses aînés, Daniel Mesguich, Pierre Debauche, et creusé un chemin qui n'est emprunté qu'à elle-même, à un univers personnel, à la fois léger, grave et plein d'humour. Elle a intégré très jeune le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, a suivi les classes de Jacques Lassalle, Stuart Seide, Patrice Chéreau. Après le Conservatoire, elle a créé la Compagnie du Théâtre Mordoré, elle s'est nourrie de ses expériences, de ses réflexions et interrogations pour devenir une metteuse en scène inventive à l'écoute du monde et de son tumulte.

Sarah Mesguich est née en 1975. Elle est issue, du côté paternel, d'une famille juive installée en Algérie depuis maintes générations. Ceux que l'on nommait « Indigènes israélites », devenus citoyens français grâce au décret Crémieux de 1870*, ont fui précipitamment leur pays de naissance lors de l'indépendance de l'Algérie en 1962, avec les conséquences dramatiques que l'on connaît. Ils ont dû s'arracher à leur terre ancestrale et tout abandonner derrière eux, refaire leur vie, « se reconstruire » dans des conditions difficiles. Le grand-père de Sarah Mesguich est mort de cet exil à l'âge de 62 ans. Daniel Mesguich s'est battu pour accéder à la reconnaissance sociale. Ce n'est pas un hasard s'il s'est dirigé vers le théâtre et ses « représentations », avec tout ce que cela induit de jeux de miroirs, jeux autour de la langue et des signifiants, de ses tours et détours, de ses multiples sens, déplacements et métaphores. Et ce n'est pas un hasard non plus si sa fille a eu la même vocation.

Je me suis demandé ce que Sarah Mesguich avait porté de cette mémoire d'Algérie des générations passées, s'il y avait eu, d'une manière ou d'une autre, transmission par ses proches de ce passé si prégnant sur la terre algéroise ? Mais comment pouvait-on à l'époque se constituer une mémoire vive quand l'on demeure un étranger, partagé entre deux pays et n'appartenant vraiment à aucun ?

Les « Juifs français d'Algérie » ou « Français juifs d'Algérie » étaient de fervents républicains, et pour bon nombre d'entre eux, de fervents laïcs, engagés à gauche**, mais le décret Crémieux, tout en leur octroyant une nationalité,

eut aussi pour effet de séparer les communautés et de créer un clivage entre juifs et musulmans. A l'heure du choix, seule une petite minorité de juifs se rangera ouvertement du côté du FLN et décidera de demeurer en Algérie.

Sur la blessure de devoir taire sa judéité, d'être traité de « sale juif », les douloureux de l'exil, beaucoup ont fait silence mais commencent aujourd'hui à s'exprimer de façon personnelle, à remonter le temps, à raconter leur enfance en terre musulmane***.

Silence face aux questions posées par la génération des années 1970 à leurs parents et grands-parents nés sur le sol algérien. Sarah Mesguich n'a recueilli que des bribes de réponses mais elle ne cesse d'interroger et de s'interroger.

On pense à cette fracture, le départ si douloureux du pays natal, qui a ensuite généré un non-dit, inscrit une fêlure, un malaise dans cette génération de l'après-exil, sentiments que Sarah Mesguich éprouve très fortement mais qu'elle transporte avec elle en les faisant circuler de manière à la fois aérienne et souterraine dans ses productions théâtrales. Dans son travail artistique, quelque chose bouge, se transforme, traverse les frontières, et ce manque à être/mal être, elle s'en saisit et le fait voyager en faisant appel à son imaginaire, ses rêves et rêveries, à travers la création. ■

« *Le silence, presque le secret pour ne pas dire la honte, qui s'attachent à cet arrachement de l'Algérie d'une partie de sa population, étrangers chez les uns et pas moins chez les autres, la perte des repères, la nécessité de faire table rase du passé, en quelque sorte de faire peau neuve de cette génération, celle de nos grands-parents, ne s'est pas faite sans dommage. Leurs enfants, nos parents et conséquemment nous-mêmes et nos propres enfants, souffrent en eux d'une forme de rupture de la transmission. A travers l'histoire intergénérationnelle particulière de ma famille j'ai mesuré que ce mal de transmission, je le partageais avec beaucoup, sans le savoir et pour cause, j'étais incapable de le nommer. Difficile de dire et ainsi de se reconnaître les uns les autres, quand c'est précisément cela qui manque : ce fil qui nous lie à une histoire, et les uns aux autres.*

D'où mon besoin de regagner socialement ce qui a été un jour perdu, comme mon père avant moi, à chercher ce que l'on m'a légué, ce qu'on m'a tu, ce que je peux transmettre, et ce qu'il me manque. Et ce qui inévitablement, me détermine : en creux et en plein. »

Sarah Mesguich



Principales œuvres adaptées et mises en scène pour le théâtre par Sarah Mesguich depuis 2009 : *Eby et la petite au Bois Dormant*, *Le Chant du Cygne* d'après Anton Tchekhov, *Pinocchio* d'après l'Étrange Rêve de M. Collodi, *Zazie dans le métro* d'après Raymond Queneau.

« DES ROSES ET DU JASMIN »

« *Comment faire une pièce qui évoque la Shoah sur une scène palestinienne ? Pourquoi faire jouer le rôle de rescapés juifs à des comédiens palestiniens ? Pourquoi mêler des destins d'hommes que tout sépare dans la vie aujourd'hui ? Le Théâtre est le lieu où l'homme vit parfois ce qu'il ne peut rêver dans sa vie de tous les jours.* » **M. Kacimi**



Mohamed Kacimi, écrivain et dramaturge, séjourne actuellement à Jérusalem-Est où il crée et coordonne pour le Théâtre National de la Palestine, Al-Hakawati, la pièce *Des roses et du jasmin* d'Adel Hakim. Ce spectacle, mis en scène par l'auteur, est coproduit par le Théâtre des Quartiers d'Ivry avec le soutien de la région Île-de-France et du consulat général de France à Jérusalem. Calendrier : répétition générale et première les 2 et 3 juin à Jérusalem ; représentations à partir du 7 juin au Théâtre Al-Kasaba de Ramallah. Cette production exceptionnelle, outre des acteurs palestiniens de renom comprend de jeunes comédiens originaires de Cisjordanie, de Jérusalem et de Galilée. L'histoire ?

Des Roses et du Jasmin couvre la période allant de la seconde Guerre Mondiale à la première Intifada : Dans les années 40, l'Angleterre occupe la Palestine. Une jeune juive berlinoise, Miriam, tombe amoureuse de John, un officier anglais affecté à Jérusalem. Ils auront une fille, Léa. Dans les années 60, Léa tombe amoureuse de Mohsen, un jeune Palestinien. Ils auront deux filles, Yasmine et Rose. Vingt ans plus tard, lors de l'Intifada de 1988, Yasmine et Rose se retrouvent dans deux camps opposés.

Portée par le souffle des tragédies grecques, cette pièce relate, à travers trois générations, les amours et les déchirements d'une famille où s'incarnent les destins de personnages palestiniens et juifs. Animée par un chœur de personnages clownesques, elle fait défiler, en musiques et en danses, 60 années d'un conflit qui oppose des hommes que tout rapproche pourtant et qui, emportés par la haine, perdent leurs rêves et leurs amours.

Dire qu'il faudra attendre la saison 2016/2017 pour le voir en France au Théâtre des Quartiers d'Ivry ! ■

« LE FAISEUR » de BALZAC AU THÉÂTRE DE LA VILLE*

Une comédie musicale alerte et drôle qui nous plonge dans le monde de la finance, de ses rebondissements, et de ses aléas. Balzac visionnaire dans sa description du capitalisme financier.

Combien de gens savent que Balzac écrivait des pièces de théâtre ? Le mérite d'Emmanuel Demarcy-Mota, metteur en scène et directeur du Théâtre de la Ville, est d'avoir fait du *Faiseur* une adaptation intelligente, souriante et incisive, qui fait ressortir toute la modernité de ce texte peu connu, qui dépeignait si bien le monde de la finance et ses escrocs sous la monarchie de Juillet. Les faiseurs, ce sont les spéculateurs. Comme disait Barthes, ceux qui font quelque chose avec le vide, qui créent de l'argent avec rien, quand l'argent est lui-même à tout moment menacé de n'être rien.

Mercadet est un boursicotier. Il a un train de vie enviable qui menace de s'effondrer à tout moment. Il se moque de ses créanciers tout en faisant l'apologie de la dette. Ah ! La dette ! Elle fait couler beaucoup d'encre. Couverte des qualificatifs les plus variés, enveloppée de suavité comme de tous les maux ! Rien n'a changé au fond et tout est très actuel dans cette évocation du monde des spéculateurs. En vérité, ce monde de l'appa-

rence et de l'enfumage est universel. Tout ce qui gravite autour de l'argent est du vent, de la comédie, du vaudeville, du mensonge, de la tromperie. Quant à la dette, hé ! bien ! Oui, elle est toujours utile !

Dans la pièce, tout finit bien. Le ton est léger, humoristique, jouissif, derrière la profondeur du propos. La fille de Mercadet n'aura pas besoin d'épouser ce filou qu'on croyait riche, afin d'éponger les dettes, faire face aux créanciers, et maintenir les apparences.

Tout se passe en chansons, depuis le *Money* des Pink Floyd, jusqu'au *Money Money Money* d'Abba.

La scénographie est astucieuse. Un plancher fait de morceaux de bois pentus, avec des caches entr'ouvertes, sur lesquels marchent, instables, les comédiens, tant bien que mal, pareils aux leviers de la Bourse. Serge Maggiani qui incarne Mercadet, est puissant et remarquable. Nous nous délectons à l'entendre nous éperonner de propos percutants tels : « *Est-il un seul État en Europe qui n'ait pas sa dette ? Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable envers son père ? Il lui*

doit la vie et ne peut la lui rendre...La vie, Madame, est un emprunt perpétuel. »



© Jean-Louis Fernandez

Dans ce tableau du cynisme le plus complet, il y a une once d'humanité, celle de la comédie humaine. Il est rare que l'on porte à la scène du Balzac. Le thème fait tant résonance avec notre époque qu'il ne faut pas manquer ce spectacle réussi, léger, fin, matière à réflexion. ■

* Reprise du 25 septembre au 10 octobre 2015. Réservation : 01 42 74 22 77

CEUX QUI RESTENT*

Une belle et émouvante représentation, sur un texte de Paul Felenbok, superbement restitué à la scène par David Lescot : les récits de vie de deux enfants rescapés du ghetto de Varsovie, leurs pérégrinations, jusqu'à la cha-leureuse traversée de l'U.J.R.E et du château d'Andrésy.

David Lescot a recueilli puis transposé dans l'écriture théâtrale les paroles de Paul Felenbok et de Wlodka Blit-Roberson, cousins, enfants du ghetto. Paul avait sept ans, lorsqu'il s'est échappé du ghetto de Varsovie, en avril 1943, Wlodka douze ans. Cette dernière a fui à l'aide d'une échelle avec sa sœur jumelle Nelly. Son père était un militant du Bund ; il s'est réfugié en Russie puis s'est installé à Londres où sa fille, adulte, a fait sa vie. Ils ont été cachés dans des familles polonaises durant la guerre, Paul a ensuite été recueilli dans une maison d'enfants à Lodz puis son frère aîné l'a fait venir en France où il a été accueilli dans « les maisons d'enfants » créées par l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide. Paul est devenu astrophysicien.



© Christophe Raynaud de Lage

Une mise en espace et un jeu des comédiens forts

Deux chaises, l'une derrière l'autre, décalées, espacées ; assis sur ces chaises, deux comédiens incarnent un homme et une femme qui vont être, alternativement, celui qui fait advenir la parole, le récit de l'autre, une espèce de journaliste-témoin, de confident, ou de psychanalyste, dans leurs questionnements sur la mémoire familiale. Tous deux, chacun à son tour, nous parlent, de leur vie dans le ghetto de Varsovie pendant la guerre, et de leur devenir après la sortie du ghetto. Témoignage, parcours de vie, reconstitution de la mémoire, les personnages qui ont traversé leur vie affluent, morceau par morceau, un peu comme un montage de pellicules. Marie Desgranges et Antoine Mathieu sont exceptionnels de maîtrise. David Lescot a su intelligemment et habilement diriger ces deux comédiens particulièrement doués. Le parti pris de la diction, de la mise en espace, de l'épuré, joue de la présence-absence, du ressenti, de la distance dans le temps, de la mémoire. Deux témoignages croisés, où affluent les images concrètes, les sensations, les peurs, le quotidien, les pans d'histoire de cette enfance dans la guerre et du début de la vie adulte. Dans cette évocation chargée d'émotion, qui creuse la petite et la grande histoire, se glisse la légèreté et l'humour qui fait sourire.

C'est beau et poignant. Et c'est à voir. ■

* Prix 2014 de la meilleure création en langue française du syndicat de la critique

* Vu au Théâtre de la Ville. À revoir du 2 au 6 juin à la Filature - SN de Mulhouse par la Cie du Kairos / David Lescot.

© Elisabeth Carecchio



Un spectacle puissant sur le mythe d'un Œdipe inversé, ou le rêve du fils par le père. Du théâtre à l'état pur. Du théâtre sacré. Une tragédie.

Stanislas Nordey, metteur en scène, spécialiste de Pasolini dont il a monté plusieurs textes, est impressionnant dans le rôle écrasant du père. Le scénographe a imaginé un espace mobile fait de vastes cloisons murales. Trois tableaux de peintres italiens scandent un certain nombre de scènes.

Une pièce de théâtre passionnante mais pas facile. Une énigme. Un mystère.

Le prologue d'*Affabulazione* nous donne la teneur de la pièce par la voix de l'ombre de Sophocle. Il y est question de mystère, de rêve dans lequel le mythe d'

« AFFABULAZIONE » de PIER PAOLO PASOLINI

Œdipe est inversé. Peut-on résoudre cette nouvelle énigme, pas tant celle où le fils tue le père que celle du meurtre du fils par le père : « *Les fils tuent le père mais les pères font mourir les fils à la guerre. Mais que se passe-t-il quand ce sont les pères qui veulent tuer les fils ?* » Est ajouté, comme une ode à la poésie, au théâtre, à quelque chose de plus grand que nous : le langage « *ne sera facile que pour les lecteurs de poésie* ». Beaucoup de spectateurs restent dans la salle jusqu'au bout. Certains semblent hésitants. Quelques-uns sortent avant la fin de la représentation : pas assez poètes ? Une fois cela posé, la pièce peut commencer par le rêve du père. Il rêve d'un garçon plus grand que lui qui serait peut-être son propre fils. Annonceur d'un désastre, la tragédie n'a qu'une fin, pas de commencement, et l'énigme, le mystère du fils, tout comme celui d'Œdipe, ne peut se résoudre.

Beau, jeune, est-ce que les fils surpassent les pères ? Que devient l'autorité des pères quand ils ne peuvent plus maîtriser la vie de leurs enfants ? Quelle place dans la société quand ils perdent leur pouvoir et se sentent impuissants ? Quelle relation au pouvoir ? La vision de cet industriel milanais devient chair incarnée, où surgit violence, paranoïa, rivalité mortifère. Jusqu'au drame du fils. Comme toujours Pasolini traverse la société, la politique, la bourgeoisie milanaise, l'individu. Pour se nourrir de cette pièce dont l'appropriation par Stanislas Nordey est fouillée, il faut accepter d'y entrer en résonance charnelle, d'entrer dans ce mystère, sans rationalisation, et sans chercher à résoudre quoi que ce soit, de se glisser dans juste des interrogations où le regard affleure tant sur l'individu, le drame humain, la démesure, que sur la société. ■

* Vu au Théâtre de la Colline

À voir absolument

- *La maison de Bernarda Alba* de Federico Garcia Lorca à la Comédie-Française : une mise en scène de Lilo Baur et une scénographie éblouissantes, un excellent jeu d'acteurs qui font ressortir la problématique des femmes et la question de leur enfermement/épanouissement.

- *Lilium* de Ferenc Molnár, mise en scène de Jean Bellorini à l'Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier. Bellorini est toujours un évènement incontournable où musique et scénographie sont centrales. Entre fête foraine, rêves et violence de la réalité : des êtres en marge et en quête d'eux-mêmes.

À venir

Au Tarmac : une saison théâtrale tournée vers l'Afrique francophone avec comme d'habitude des débats, de la danse, du théâtre, des auteurs.

A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, tous les spectacles de la prochaine saison seront sans exception haut de gamme. Un conseil, vous abonner ou réserver très tôt.

LE CURIEUX MONSIEUR SCHULZ

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Les Éditions de l'Âge d'Homme rééditent aujourd'hui l'œuvre complète de Bruno Schulz dans une traduction nouvelle. Publiés, chez Denoël, les deux romans et les deux récits retrouvés avaient été traduits par différentes personnes.

Assassiné par un officier nazi à la fin de 1942 dans le ghetto de sa ville natale, Bruno Schulz laisse derrière lui une œuvre graphique et littéraire à l'aspect hérétique et sulfureux. La dispersion de ses manuscrits, de ses toiles, de ses dessins, de ses lettres et la chasse obstinée qui en a résulté l'ont élevé au rang de mythe. Tant que ne sera pas retrouvé *Le Messie*, le dernier ouvrage auquel il a travaillé et que la majorité de ses tableaux ne seront pas exhumés, l'énigme Bruno Schulz perdurera.

Bruno Schulz est né à Drohobycz (aujourd'hui orthographiée Drohobych) en 1892. Cette petite ville perdue aux confins de l'Empire a connu une grande prospérité à la fin du XIX^e siècle grâce à la découverte de gisements de pétrole. Une importante communauté juive y résidait alors. Schulz a passé ses premières années dans l'appartement de ses parents qui donnait sur la grand-place juste au-dessus de leur magasin d'articles de draperie. Et c'est l'artère commerçante qui s'appelait alors la rue Stryjska qui inspira à l'auteur l'un des récits les plus surprenants des *Boutiques de cannelle*, « La rue des crocodiles ». Dans une nouvelle, « la République des rêves », il évoque la ville thermale voisine, Truskawiecz, où il est allé en cure, un de ces « lointaines et tristes petites villes dans le prosaïsme du quotidien, [...] des villes oubliées au fond du temps et des gens attachés à de petits destins dont ils ne s'arrachaient jamais, ne fût-ce qu'un instant. »

La redécouverte de l'œuvre artistique et littéraire de Schulz ne s'est pas faite en un jour. En témoigne la biographie de Jerzy Ficowsky*. Ce dernier a consacré toute son énergie à recomposer le puzzle de l'existence de Schulz recherchant sans relâche ses écrits, ses lettres et de ses dessins. Il admire ce que Schulz a qualifié d'« Authentique » quand il songeait à son album de timbres, le regardant comme une encyclopédie et un atlas inépuisables, en somme, son *Pentateuque* intime, le livre d'une révélation inouïe et décisive, du

genre mallarméen. Au prix de multiples difficultés, à commencer par le refus des autorités polonaises des années 50 de le laisser publier son premier essai sur l'écrivain disparu, son enquête minutieuse lui a permis, dans des circonstances qui ressemblent parfois à un roman d'espionnage, de recueillir des témoignages, de retrouver de nombreuses lettres et une quantité importante de dessins.

La correspondance pieusement recueillie est publiée en 1975 et une partie des dessins est conservée au Musée de la Littérature Adam Mickiewicz à Varsovie.

Bruno Schulz a été artiste avant d'être écrivain. Très tôt, ses dispositions exceptionnelles pour la peinture et le dessin se sont révélées. S'il fait des études d'architecture selon les vœux de son père, il n'en continue pas moins à rêver de devenir peintre. Il reçoit ses premières commandes après guerre (des portraits, des *ex-libris*) et produit en quantité importante. En 1920, il commence à exécuter les planches d'un projet ambitieux qu'il baptise *Le Livre idolâtre*. Deux ans plus tard, il a achevé une série de portfolios, tous personnalisés par un dessin original. Il a eu recours à une technique très particulière et difficile, le cliché-verre. L'univers qu'il y dépeint est subtilement érotique.

Il n'hésite pas à le placer à l'enseigne de *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch, originaire comme lui de Galicie. Claudio Magris** a surtout été frappé, aussi bien dans les écrits que dans les dessins de Schulz, par son « extraordinaire capacité de représenter les personnages », mais aussi par « sa sensualité caractérisée par un fétichisme érotique effréné du pied, des chaussures féminines, exprimée avec une poésie piquante ». Et les illustrations qui ornent ses livres ne font que renforcer, dans une

optique qui ressemble autant à Max Klinger (l'auteur de *L'Histoire d'un gant*) qu'à Alfred Kubin (l'auteur de *L'Autre côté*), cette sensation de déroutante étrangeté et de douce perversion qui émane de sa prose.

Il a entretenu des relations étroites avec le dramaturge et artiste S. I. Witkiewicz et le jeune romancier Witold Gombrowicz. Tous deux ont

été séduits par l'originalité et la beauté de sa prose. Les lettres qu'il leur envoie, et encore plus celles qu'il adresse à Debora Vogel, où il ajouta en post-scriptum des contes qu'il reprendra plus tard dans ses recueils, ont souvent été de brillants exposés de sa vision de la littérature. Il est parvenu à trouver en 1933 un éditeur pour

les *Boutiques de cannelle*. Le livre, âprement discuté, est défendu avec énergie par ses amis. Bruno Schulz collabore à différentes revues où il publie des comptes rendus de livres ou des essais sur sa conception de la fiction. L'année suivante, il fit paraître *Le Sanatorium au croquemort*. Il tenta de faire connaître sa prose à l'étranger : il envoie l'une de ses nouvelles écrites en allemand à Thomas Mann. Silence. Seul Joseph Roth, en exil à Paris, déploya des efforts pour le faire traduire en français. Malgré toute sa bonne volonté, il échoua.

La redécouverte de ses travaux a été longue et difficile.

De plus, I. B. Singer, se montre circonspect quand il lit Schulz pour la première fois, en 1965 : « Il écrit comme Kafka, il écrit comme Proust, il parodie toutes sortes de styles, et ce faisant il atteint une profondeur que n'ont ni Proust ni Kafka. » Ce rapprochement récurrent vient aussi du fait que Schulz a signé la traduction du Procès qu'avait faite sa fiancée, Jo'zefina Szelinska en 1936 et écrit une postface où il met en relief ses

affinités avec cet écrivain encore inconnu en Pologne. Mais il devint ensuite la figure de proue de la littérature polonaise, et sortit du purgatoire au milieu des années soixante pour prendre une dimension légendaire. Il a fait l'admiration de romanciers tels que Witold Gombrowicz, John Updike, Bohumil Hrabal ou Danilo Kis.

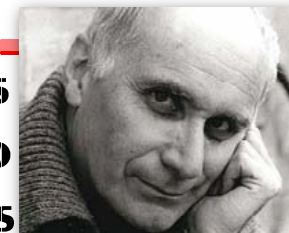
En 1986, David Grossman a publié en Israël une fiction superbe qui a pour titre *Voir ci-dessous : amour*. Dans ce livre, un jeune garçon israélien, Momik, apprend l'horreur indicible de la Shoah quand le « grand-père » Wassermann, auteur de livres pour enfants, revient vivant d'un camp de concentration. Cette plongée dans le temps de l'Holocauste fait apparaître la silhouette frêle de Schulz à Dantzig. Le fugitif, qui a échappé à sa fin atroce, va voir le célèbre tableau de Munch, *Le Cri*, dans une galerie. Son apparition irréaliste donne lieu à un enchaînement de visions métaphoriques qui restituent l'essentiel de sa quête intérieure. ■

* Jerzy Ficowski, *Les Régions de la grande hérésie*, Éd. Noir sur Blanc, 2004, 240 p., 25,35 €

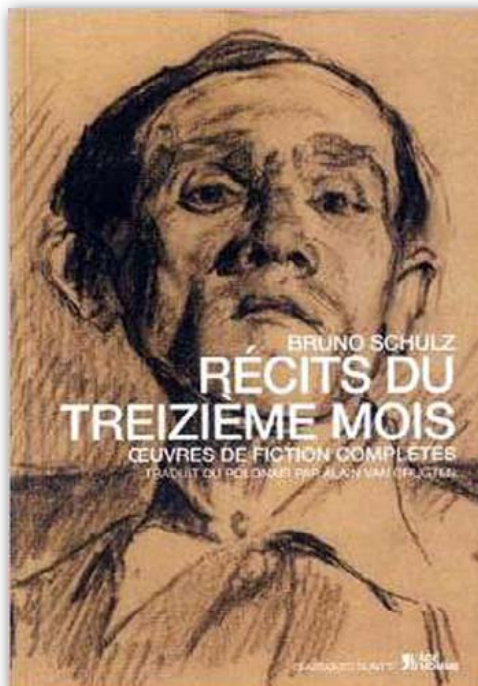
** Claudio Magris, *Loin d'où ?*, Le Seuil, 2009, 470 p., 26,40 €

*** Seuil, 1991.

FRANÇOIS MASPERO N'EST PLUS



Né dans une famille d'érudits, traducteur aussi, ce qui ouvre l'esprit à ce qui se passe ailleurs, c'était un esprit ouvert. Son influence fut considérable. Militant mais aussi éditeur et libraire. Pendant la guerre d'Algérie, quand l'OAS s'en prenait aux personnalités qui lui déplaisaient, des militants montaient en permanence la garde devant sa librairie, *La joie de lire*, la bien nommée. Au cœur du Quartier latin, face à la Sorbonne. Comment résister à la tentation de passer y bouquiner, chercher de quoi s'instruire. Sur ce dont on ne parlait pas ailleurs, entre autres. Ce fut un découvreur doublé d'un homme d'action. Ainsi fut-il notamment cofondateur, du *Tribunal Bertrand Russel pour la Palestine*. ■



Bruno Schulz, *Récits du treizième mois, œuvres de fiction complètes*, traduit du polonais par Alain van Gruyten, Éd. L'Âge d'Homme, coll. Classiques slaves, 424 p., 27 €